

le persil

Journal inédit, le persil est la fois parole et silence. Ce numéro double sous forme de carte blanche thématique contient des textes de jeunes autrices et auteurs de *L'Assommoir*, l'association des étudiantes et étudiants en français moderne de l'Université de Lausanne. Un exemplaire coûte 10.-CHF

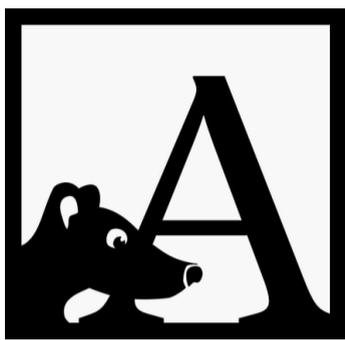
la vie de n'importe qui est écrite par les jeunes de l'assommoir, la vie des aubergines a sa place dans une queue de poisson, le format a3 a sa place dans la vie de n'importe quel jeune de l'assommoir, n'importe quel jeune de l'assommoir a son format a3 dans n'importe quelle boîte à sardine, mireille mathieu, johnny depp et trungpa rinpoché ont de la vie dans un format de vie, deux mots plusieurs mots tiennent sur les touches d'un ordinateur, quelques bêtises, l'orthographe n'a pas sa place chez montaigne, dans une baraque à frites, dans une salle à manger, la vie de n'importe quel tapis tient toute nue dans une pièce de cinq francs, les roues d'une bagnole, ont leur place dans un orchestre de chambre, dans toutes les lettres de l'alphabet sumérien, dans une lettre écrite à la main ou non, elle passe à la télé, dans le lausanne-cité, à la page des petites annonces, la vie se déroule dans la clope de michel drucker, même s'il ne fume pas, les jeunes de l'assommoir tiennent dans un paragraphe à la con, dans un alinéa, dans une pour demandeurs d'ivresse, l'assommoir tient en un crabe, la vie s'offre à vous voir dans un format a3, dans un langage, une phrase, un rondelles, mis en salade, des fous, la vie de n'importe quel format a3, mais aussi en enseignes publicitaires, voie, récité dans des tapantes du matin de la vie, la des blancs, des virgules, des blagues à tabac, la vie se caractères gras, pleine de titres aguicheurs, de photos chandelles, d'interviews de cannes le 12 mai 1989, la vie sa place dans un éditorial, sur numéro du persil, dans une jeunes de l'assommoir, étudiants en français lausanne, sur le campus de de la voie lactée, elle s'écrit un franc et soixante centimes scannée, photocopiee, annotée, pianotée, pliée, envoyée par ondes stellaires l'assommoir, association des français moderne de le campus de dorigny, fiché terre, elle a sa place dans un comme la vie de n'importe qui a de la place dans un format a3 elle aussi, la vie des somnifères est une carte du monde vue par les précolombiens, une avalanche dactylographique, une lettre d'amour glissée sous une porte, reçue avec quarante années de retard, une préface à une édition ultra moderne de clément marot, elle est le fruit d'un dérapage en side-car sur une route cantonale, en pleine saison de reproduction des cervidés, un format a3 a de la place dans un format a2, est criblé des mots des jeunes de l'assommoir, un format a3 est couvert de foutaises littéraires, de suie, de pansements, de sauce tomate barilla, la vie des jeunes de l'assommoir tient en un mot, à l'encre, sans fautes d'orthographe pour un dyslexique, sans compromis, sans pousser mémé dans les orties, bien dégagé derrière la nuque, sur du papier froissé, dans une bmw avec sièges éjectables, elle est une phrase, courbée comme une amphore bétique, scalpée comme un homme blanc, hachée finement comme du persil, mélangée à de la crème entière, elle fut exécutée le 18 brumaire de l'an VIII, alors qu'il faisait beau dehors, que les canons se répondaient, avec un grand chapeau et des bottes élastiques, elle fut enterrée le jour de sa publication officielle, dans tous les pires troquets de la ville de lausanne, de la place de louve, à la place de la riponne, en passant par le parc de la grenouille.

la vie de n'importe qui

a de la place dans un format a3

*ma vie peut se faire de la place dans une lettre,
dans une lettre de n'importe quel alphabet, dans une
lettre écrite à la main ou à une machine à écrire ou en ta-
pant
sur les touches d'un ordinateur, ma vie, en un mot,
deux mots, plusieurs mots,
quelques lignes d'écriture, de langage, quelques pages,
moins d'une page, paragraphes et à la ligne, dans une en-
veloppe
pigeon voyageur ma vie est une lettre de n'importe quel
mot,
ma vie passe par la poste, elle est lue à la télé, écoutée,
ma vie sur internet, dans un journal public tirage mondial
ma vie c'est une phrase, un signe typographique, une faute
d'orthographe, un mot comme les autres, dans chaque mot
il se trouve qu'il y a tous les autres mots, ma vie dite
à l'encre,
scannée, photocopiee, multipliée, censurée, annotée,
la vie de n'importe qui a de la place dans un format a3*

respiration, dans un centre
le vie des jeunes de
paragraphe, en une pince de
sans s'écrire, il faut juste la
un pigeon voyageur, un mot,
persil, un poème découpé en
servi à l'emporter, avalé par
qui a de la place dans un
format a5, accroché à des
enterré dans un passage sous-
cathédrales à six heures
vie comporte des silences,
blagues de mauvais goût, des
retrouve sur internet, en
points d'exclamation, de
scandaleuses, de diners aux
josiane balasko au festival de
des jeunes de l'assommoir a
une page de garde, dans un
carte blanche laissée aux
association des étudiantes et
moderne de l'université de
dorigny, fiché au beau milieu
en verres de bière, en cafés à
à prix étudiant, elle est
multipliée, censurée,
télégraphiée, rétroprojetée,
à d'autres jeunes de
étudiantes et étudiants en
l'université de lausanne, sur
au beau milieu de la planète
format a3, dans une page,



L'Assommoir, l'association des étudiantes et étudiants en français moderne de l'Université de Lausanne, fondée en 2017, a pour but de permettre aux étudiantes et étudiants de vivre la littérature en tant que phénomène vivant, principalement lors de rencontres organisées avec

des actrices et acteurs du milieu littéraire et culturel romand. Dans cette perspective, *L'Assommoir* a déjà organisé des rencontres avec Jérôme Meizoz, Antoine Jacquier, Elisa Shua Dusapin, Quentin Mouron, Hélène Bécquelin, et Julien Mages. L'association a également décidé d'établir une collaboration pérenne en rencontrant semestriellement Jacques Roman autour de ses lectures à *L'Espace Éclair*. En tant qu'association universitaire, *L'Assommoir* anime également des moments conviviaux au sein de la section de Français, tels que des jeux littéraires ou des apéritifs festifs, en collaboration avec le corps enseignant. Jeune et dynamique, *L'Assommoir* est composé de 22 membres dont la majorité a moins de 25 ans.

Aujourd'hui, si nous avons la possibilité de réaliser ce numéro carte blanche, c'est grâce au hasard qui nous a fait rencontrer Marius Daniel Popescu, dont la volonté d'encourager les plus jeunes ne cesse de se manifester, et qui nous a alors offert l'occasion de créer, dans le cadre du *persil*, notre propre numéro – à notre manière, librement et en pleine conscience.

Pour ce numéro carte blanche, *L'Assommoir* a ainsi choisi de broder autour d'un thème puisé dans le poème « la vie de n'importe qui a de la place dans un format a4 » de Marius Daniel Popescu, que nous avons poétiquement adapté au format A3 du journal *le persil*. Chacun a pu en faire ce qu'il souhaitait ; chacun a été libre d'écrire.

Un grand Merci à Marius Daniel Popescu, et à l'Association des Amis du Journal *Le persil* de nous permettre aussi généreusement de nous lancer tant dans votre aventure que dans l'aventure de façon plus générale. La plupart des autrices et auteurs figurant ci-dessous sont publiés pour la première fois ; et quel joyeux et fort MERCI nous vous adressons en guise de poignée de main !

Table des matières

Maxime Besson – « <i>INFORMATION INFORMATION BIEN TRIER INFORMATION</i> ».....	p. 3
Ivan Garcia – « Conversation avec Vania Cigare, mon double littéraire ».....	pp. 4-7
Pierre-Paul L. Bianchi – « <i>Sous couvert d'une lumière terreuse dans les veines</i> ».....	pp. 8-9
Olivia Schmidely – « Palais des glaces ».....	pp. 10-11
Justine Volluz – « Rue Cléridet. ».....	p. 12
Laurane Quartenoud – « Origami ».....	pp. 13-15
Sophie Monard – illustration	p. 14
Hugo Carrard – « <i>Si j'écris, si je compose</i> ».....	p. 16
Charlyne Genoud – « Ma vie pompée par un sagex A3 ».....	p. 17
Fadri Gumy – « <i>La vie de n'importe qui tient sur un format A3</i> ».....	pp. 18-20
Thibaud Mettraux – « Saravah ».....	p. 21
Maxime Sacchetto – « Naissance de l'écriture ».....	pp. 22-23
Amanda Ferroli – « Une seconde ! ».....	pp. 24-25
Charlyne Genoud – « Des vies dévissées ».....	pp. 26-27
Victor Louis Joyet – « Sur la route de quelque part à autre part ou la balade américaine ».....	pp. 28-29
Victor Louis Joyet – « Pas à pas cher....cher le bord de la page ».....	pp. 30-31

INFORMATION INFORMATION BIEN TRIER INFORMATION
PLUS INFORMATION INFORMATION TOUTES DIRECTIONS PLUS
INFORMATION BIEN TRIER ATTENTION INFORMATION INFORMATION
Produit très réactif, TOUTES DIRECTIONS ATTENTION INFORMATION « Et si »
Changeant de couleur TOUTES DIRECTIONS INFORMATION Tous commencèrent
À la moindre nuance. PLUS ATTENTION INFORMATION Par un petit quelque chose
Fine pluie ou grand soleil. BIEN TRIER PLUS Puis ils continuèrent, tinuèrent, nuèrent, rent.
ATTENTION ATTENTION INFORMATION TOUTES DIRECTIONS PLUS Dernier cri.
TOUTES DIRECTION TOUTES DIRECTIONS SE RETOURNER C'EST PERDRE SON TEMPS
INFORMATION INFORMATION INFORMATION PLUS INFORMATION INFORMATION
ATTENTION INFORMATION ATTENTION Premier ATTENTION TOUTES DIRECTIONS
INFORMATION INFORMATION TOUTES Deuxième DIRECTIONS PLUS PLUS ATTENTION
SE RETOURNER C'EST PERDRE DU TEMPS Troisième ATTENTION INFORMATION PLUS
TOUTES DIRECTIONS INFORMATION Chemin quelconque BIEN TRIER INFORMATION
ATTENTION ATTENTION ATTENTION Continuer PLUS TOUTES DIRECTIONS PLUS
INFORMATION INFORMATION PLUS Se perdre PLUS PLUS BIEN TRIER ATTENTION
INFORMATION ATTENTION PLUS PLUS Se retrouver PLUS INFORMATION BIEN TRIER
TOUTES DIRECTIONS TOUTES DIRECTIONS A un moment ATTENTION INFORMATION
TOUTES DIRECTIONS INFORMATION Ou à un autre PLUS PLUS PLUS PLUS PLUS PLUS
INFORMATION INFORMATION PLUS Ils espèrent le bon. BIEN TRIER TOUTES DIRECTIONS
INFORMATION INFORMATION INFORMATION ATTENTION INFORMATION INFORMATION
INFORMATION INFORMATION ATTENTION INFORMATION INFORMATION INFORMATION
SE RETOURNER C'EST PERDRE DU TEMPS PLUS SE RETOURNER C'EST PERDRE DU TEMPS
INFORMATION BIEN TRIER INFORMATION ATTENTION INFORMATION ATTENTION PLUS
Néant, Rien, Ordre BIEN TRIER BIEN TRIER TOUTES DIRECTIONS TOUTES DIRECTIONS
PLUS Vient le chamboulement Premier, Chaos l'Unique INFORMATION INFORMATION PLUS
ATTENTION Suivirent les Conséquences, PLUS SE RETOURNER C'EST PERDRE SON TEMPS
INFORMATION Engeances de l'Unique, ATTENTION ATTENTION TOUTES DIRECTIONS
TOUTES DIRECTIONS Chaos déguisé. INFORMATION INFORMATION INFORMATION PLUS
INFORMATION INFORMATION Juste des enfants, ATTENTION PLUS PLUS ATTENTION
TOUTES DIRECTIONS ATTENTION Qui enfantèrent à leur tour PLUS INFORMATION PLUS
INFORMATION INFORMATION PLUS Puis vint le reste PLUS BIEN TRIER ATTENTION
SE RETOURNER C'EST PERDRE SON TEMPS *Et caetera, et caetera* ATTENTION PLUS PLUS
TOUTES DIRECTIONS TOUTES DIRECTIONS TOUTES DIRECTIONS TOUTES DIRECTIONS
TOUTES DIRECTIONS INFORMATION INFORMATION ATTENTION PLUS ATTENTION
INFORMATION PLUS PLUS SE RETOURNER C'EST PERDRE SON TEMPS ATTENTION
INFORMATION PLUS INFORMATION Une partie, INFORMATION INFORMATION
INFORMATION BIEN TRIER Un fragment, ATTENTION PLUS ATTENTION
ATTENTION INFORMATION Une conséquence. TOUTES DIRECTIONS
PLUS Ouroboros, Léviathan, et Jörmungand PLUS
PLUS Tiennent dans un format A3, PLUS
PLUS Dans un pétale, PLUS
Une chlorophylle.
Après

C'est une bien étrange rencontre que de se retrouver face à soi-même. Ou plutôt face à son double littéraire. Du haut de mon subconscient, mon double littéraire, Vania Cigare, m'a fait part de son envie de s'entretenir avec moi pour ce numéro du journal *Le Persil*. Evidemment, ce n'est pas tous les jours qu'une telle entrevue se présente ! Je rencontre donc mon double à L'Intemporel Café, à Yverdon-Les-Bains, pour une conversation littéraire, sous couvert de cafés, de vins et de bières. Pour discuter de sa vie, de sa personne, de la littérature, de son œuvre à venir, et de tant d'autres choses. Une littérature vivante, tout simplement.

Ivan Garcia, pour le journal *Le Persil* (IG): Salut Vania ! Un grand merci pour avoir sollicité cet entretien avec moi pour le journal *Le Persil*. C'est vraiment un honneur de te rencontrer, en chair et en os – c'est le cas de le dire ! –, car d'habitude tu me parles dans ma tête... Mais dis-moi, au fait, qui es-tu ? Je veux dire que je crois savoir à peu près qui tu es mais tu n'es pas très connu du grand public. En deux mots, pourrais-tu te présenter aux lecteurs ?

Vania Cigare (VC): Hey Ivan ! Merci d'avoir accepté de m'interviewer pour *Le Persil*. C'est vraiment un plaisir de faire ta connaissance en *live*, plutôt que dans les ténèbres de tes pensées. Alors, je dirais que je suis ton double littéraire, un personnage de fiction, un écrivain-philosophe raté, un..... Heu, question. *Je peux spoiler ?* Je demande parce que bon hein...

IG: Oui, tu peux. Vas-y !

VC: Alors donc je suis le protagoniste de certains de tes « futurs textes ». Quand je dis « futurs textes », je parle de textes qui sont là, enfouis dans tes pensées, mais qui, un jour prochain j'en suis certain, arriveront dans notre monde. Bref, je suis donc ton double littéraire. Je pense que ça doit faire environ six-sept ans que j'existe mais je n'en suis pas totalement sûr. Peut-être plus, peut-être moins. Aujourd'hui, je souhaitais faire mes débuts « officiels » dans le monde de la littérature en conversant avec toi de nos projets littéraires, notamment au sujet de la potentielle trilogie romanesque dont je suis le héros. Je n'ai pas encore trouvé de titre pour cette trilogie, et toi non plus d'ailleurs. Mais on a déjà les titres des volumes et à peu près les scénarios, donc ça roule. Je parie qu'on va casser la baraque !

IG: Merci pour cette brève présentation, Vania. Nous reviendrons plus en détails sur ton existence plus tard dans notre entretien. La trilogie que tu évoques est un projet sur lequel nous travaillons actuellement. Pour l'instant, j'ai élaboré quelques esquisses dans mon cerveau, ainsi que sur quelques fichiers *Word*, mais je ne sais pas si ça tient tout à fait la route. En tout cas, je

pense que tu joues très bien ton rôle de héros, même si parfois nos scénarios frôlent les clichés. Revoyons donc le plan ensemble, je te prie. Nous aurions le tome 1, intitulé *La théorie des Dragibus*. Puis viendrait le tome 2, *La Littérature, L'Amour et les Boîtes de nuit*, et finalement le tome 3, dont le titre serait encore à définir. Chaque tome marque une évolution dans ton personnage, dans tes relations, dans tes croyances,... Que penses-tu de ce premier projet ambitieux que nous réalisons ensemble ?

VC: Merci pour l'exposé, très dense et très complet, dis donc ! Alors oui, je suis le protagoniste de ce fameux projet. Je suis flatté d'en être. Ça va être un pur voyage au bout de l'idéal! (*Rires*) On va d'ailleurs s'y attarder un peu plus. D'abord, la genèse du projet. Je me souviens que le tome 1, *La théorie des Dragibus*, a commencé à germer dans ta tête quand tu mangeais des Dragibus, une fois, près du Pont Bessières de Lausanne. Je suis toujours un peu étonné de voir comment tu manges ces Dragibus. Tu ouvres ton petit sachet-là et tu les verses doucement mais pas trop. T'es vachement concentré quand tu fais ça, parce que tu veux pas avoir trop de Dragibus de la même couleur dans la main. Tu fais juste une exception, parfois, pour les Dragibus noirs et les bleus, car ce sont tes préférés... Bref, donc quand tu manges tes Dragibus, tu savoures et en même temps tu réfléchis. C'est au cours de ces réflexions et dégustations qu'a germé l'idée de ce volume 1. A la base de *La théorie des Dragibus*, il y a la fameuse interrogation devenue légende populaire : est-ce que la couleur des Dragibus correspond à une saveur particulière ? Selon un article paru dans *Libération*, cette question métaphysique a vu naître trois théories. La première dit que chaque couleur de Dragibus correspond à une saveur particulière. La deuxième contredit la première en disant que tous les Dragibus ont le même goût. La croyance à la thèse une, selon les tenants de la deuxième thèse, relèverait d'un conditionnement psychologique des individus. La troisième et dernière théorie admet la variation de goût au sein des Dragibus mais affirme qu'il n'y a pas une correspondance stricte entre couleur et saveur. Maintenant, lorsque tu mangeais ces Dragibus près du Pont Bessières, tu t'es un jour demandé si chaque être humain n'était pas à la recherche de « son » Dragibus. Un Dragibus qui aurait une saveur particulière. Et c'est ainsi que débute *La théorie des Dragibus*. Autrement dit, moi, Vania Cigare, je recherche « mon Dragibus » qui donnerait un sens à mon existence. Elle est subtile ma métaphore, hein ? J'suis un vrai poète ! (*Rires*)

IG: Oui, tu joues bien sur les mots dis donc. Et c'est bien vrai, je vais souvent acheter des sachets de Dragibus au kiosque de Bessières. C'est nonante centièmes le paquet. Assez pratique pour une petite dose de sucre et j'adore ces couleurs. Je les mange souvent dans le petit parc,

derrière le *P'tit Bar*. En réfléchissant. Et c'est là où intervient ta création.

VC: Ben oui. Tu réfléchis trop. Des fois. C'est ce qui fait que l'écriture traîne un peu chez toi. A force de réfléchir, tu écris peu. Pourtant, c'est en passant par l'épreuve de la page qu'on saura ce que ça donne. En fait, je dirais que notre processus d'écriture est un peu particulier. Ce que nous faisons, ça ressemble un peu à ce que faisait Pessoa. Je dis « nous », car je ne suis évidemment pas le seul de tes doubles ou hétéronymes. Et aussi parce que toi et moi, toi et les autres, nous sommes en interaction. T'es quelqu'un d'assez créatif, donc on est beaucoup dans ton subconscient. Ce qui est parfois emmerdant pour les bails... Mais donc tu me donnes la matière première et moi, tel un sculpteur, je travaille ce bloc de marbre (l'histoire) et en fait un texte en transformant ta vie en fiction. Je passe sur les détails, parce qu'on fait pas un cours de psycho' et qu'on s'en fout. Reste à dire que pour écrire, il faut d'abord avoir lu un peu. Sur ce point, je crois que d'avoir lu pas mal de romans t'as aidé à me visualiser. Les premières fois que tu essayais d'écrire, même avec des scénarios plutôt bien ficelés, tu n'y arrivais pas. Pourquoi ? Je ne sais pas vraiment... Mais de créer un personnage avant et de le visualiser, ça t'aide beaucoup plus. Je suis content que ça marche bien. On va enfin pouvoir avancer ! Venons-en donc à ce qui nous occupe ici, à savoir nos premières œuvres collectives. On parlait avant de *La théorie des Dragibus*. Alors je suis particulièrement content de ce texte. Déjà, je trouve que le titre est super classe. Et pis l'histoire aussi hein. C'est bien, je nous autocomplimente. *La théorie des Dragibus* est le premier texte « officiel » dans lequel j'apparais en tant que personnage. Alors, si je reprends mes notes, voilà ce que ça dit. Attention synopsis en béton : Vania Cigare est un jeune étudiant en littérature française et philosophie. Il passe son temps à aller à des soirées, à boire des cafés, à suivre ses cours, à lire des livres, à bosser dans un supermarché, à discuter avec ses amis et à passer du bon temps avec une magnifique jeune femme appelée Eléonore. Amoureux, idéaliste et naïf, il est très heureux et tout va pour le mieux dans la meilleure vie de lettrés possible. Et c'est là que ça se gâte un peu. Dans sa vie d'étudiant mouvementée, Vania Cigare est également membre actif et engagé de la Ligue pour le Renversement du Système, la puissante LRS, dirigée par le mystérieux Faucon Ecarlate. Cette organisation estudiantine et quasiment paramilitaire au sein de laquelle il côtoie un grand nombre de camarades, notamment son ami Jean-Michel dont le nom de code est Enjolras, commence à perdre de vue ses objectifs et à créer quelques soucis. Vania, qui au sein de l'organisation se fait appeler *Le Moineau Rouge*, ne se reconnaît plus dans leurs manières d'agir et émet des doutes sur les idéaux suite à quelques déceptions à la fois politiques et personnelles. Tout confus, le héros se demande « est-ce pour cela que je lutte ? Qui est vraiment l'ennemi ? [insérer d'autres interrogations et platitudes mélodramatiques] ».

IG: Franchement, je suis épaté par ton talent de conteur. Mais du coup...

VC: Attends ! J'ai pas fini ! Alors que Vania Cigare s'interroge sur le sens de sa lutte, Jean-Michel, également en désaccord avec la LRS, s'engage dans une campagne active contre la Ligue. Chose que le Faucon Ecarlate et son comité de l'ombre ne peuvent, évidemment, tolérer. Ainsi Jean-Michel est-il traité en paria et... même passé à tabac par de mystérieux émissaires. Pour rétablir la réputation de son ami et redresser ses torts, *Le Moineau Rouge* se lance dans une croisade pour renverser la Ligue pour le Renversement du Système. Tadaaaam ! J'ai fini. Ça claque, hein ?

IG: C'est effectivement plutôt sympa. Je crois qu'en écrivant le scénario j'ai voulu en faire une sorte de parodie de ces romans de cape et d'épée mais au sein d'une époque contemporaine. Je me demande s'il ne faudrait pas détailler la partie où le héros perd ses convictions. Parce que c'est un roman un peu philosophique à la fois sur les idéaux et sur les masques que l'on porte ou que l'on montre. Au fond, pourquoi remettre en cause ses convictions idéologiques ? Pourquoi Cigare est-il assailli par le doute ?

VC: Le force d'un idéal repose sur la volonté qu'a un individu de croire en cet idéal. Le mécanisme est quasiment similaire pour les illusions ou les fantasmes, sauf que là nous parlerons plutôt de désir et non de volonté. Dans le texte, le doute sert de révélateur au protagoniste. Suite à une succession d'événements inattendus, il est confronté à la dure réalité. Est-ce pour cela qu'il se bat ? Est-ce vraiment ce monde qu'il souhaite ? Ces questions touchent en réalité au cœur du personnage de Vania Cigare. Est-il réellement celui qu'il prétend être, ou n'est-ce là qu'un masque qu'il revêt pour épater la galerie et dissimuler certaines de ses facettes ? Je dirais que l'idée centrale de *La théorie des Dragibus* – si idée centrale il y a – c'est la quête de sens. Autrement dit, parfois, on est obligé de passer par plusieurs convictions, croyances, théories ou idéologies, pour trouver un sens à son existence. Au fond, les meilleurs romans nous racontent souvent la même histoire. Celle d'un type un peu paumé qui cherche quelque chose dans un monde qu'il ne comprend pas ou ne comprend plus vraiment. Dans *La théorie des Dragibus*, Cigare voit ses convictions mises à rude épreuve dans au moins trois domaines : la fidélité, l'amitié et l'amour. Fidélité pour fidélité à ses idéaux, car continuer à soutenir la LRS qui s'engage sur une voie égarée lui semble une erreur. Amitié pour toujours soutenir ses amis, comme Jean-Michel, qui expose de virulentes thèses contre la LRS et se voit traiter en paria. Amour, car s'il y a bien quelque chose qui nous maintient en vie, c'est l'idée d'aimer et d'être aimé, quelle que soit la signification que l'on donne à mes formules. Mais avec le doute vient le désenchantement. Le monde idéal dans lequel le protagoniste pensait vivre n'était qu'une illusion, une chimère, créée par ses

fantasmes. Et la réalité telle un gros caillou vint briser le miroir de ses fantasmes. Et je pense que la plus grande désillusion, c'est justement le fait de voir que l'on est pas aimé, ou pas aimé pour ce que l'on est vraiment mais pour ce qu'on apporte, par exemple, ou pour l'image que l'on donne. Evidemment, sa relation avec Eléonore jouera un rôle crucial dans son évolution personnelle. Peut-être qu'il était trop aveugle pour voir que leur histoire n'allait pas si bien que cela ? Pour notre part, je parle donc en mon nom en tant qu'auteur-personnage et en ton nom en tant qu'auteur-journaliste-personnage, je pense que nous voyons Vania Cigare comme une sorte de Raskolnikov contemporain. A l'instar du protagoniste de *Crime et Châtiment*, Cigare élabore une théorie et tente de s'y plier mais il est rapidement surpassé par la réalité et obligé de descendre de son piédestal. A quelque chose malheur est bon, comme on dit, et peut-être peut-il espérer sa rédemption? Mais ça, je te laisse mariner pour nous sortir ce tome 1, camarade Garcia !

IG: Que d'éléments ! Mais, dis-moi, tu viens de citer *Crime et Châtiment* de Dostoïevski. Je me demande quels sont les auteurs ou les romans qui t'inspirent ?

VC: Je pense que tu le sais déjà, vu que nous avons des goûts assez similaires. J'aime beaucoup Dostoïevski, notamment *Crime et Châtiment*, qui pour moi est un des meilleurs romans jamais écrit. Je pense également que *Le Père Goriot* de Balzac ou *La Peau de Chagrin* ont eu une grande influence sur moi. J'apprécie la manière dont Balzac gère la narration dans ses textes et ses personnages. Rastignac a toujours été pour moi un modèle. J'aime bien les romanciers un peu *trash* aussi, genre Jacques Chessex, Dunia Miralles, Antoine Jaquier. En général, je m'identifie aux *outsiders*, ces écrivains sur qui on aurait jamais parié. J'ai été beaucoup inspiré par le théâtre de Federico García Lorca et aussi le théâtre de Pedro Calderón de la Barca. Ce dernier est vraiment un génie et construit un théâtre allégorique, baroque et mystique. J'ai un côté assez romanesque et romantique qui aime les mythes, les grands sentiments, ainsi que les grands idéaux. Certains « classiques » m'ont également nourri, comme La Fontaine et ses *Fables*, le Corneille de *L'illusion Comique* ou du *Cid*, Victor Hugo et *Les Misérables*,... Mais, en fait, la liste est bien trop longue et incomplète... Et cela dépend de quand tu me demandes. Maintenant, je te cite ceux mentionnés ci-dessus mais, cinq minutes plus tard, je peux très bien t'en citer d'autres. Je pourrais, par exemple, te parler des heures de Kafka ou de Milan Kundera... Et puis, *spoiler*, quelques questions plus bas, je mentionnerai les écrivains qui m'ont le plus inspiré.

IG: Ok, je vois. Reprenons. Précédemment, j'ai évoqué le deuxième volet de cette trilogie. Quel rôle occupes-tu dans *La Littérature, L'Amour et Les Boîtes de Nuit* ?

VC: Ah *La Littérature, L'Amour et les Boîtes de nuit*, aussi couramment intitulé *LAB*. Je me souviens que tu as eu l'idée

de ce second titre en discutant, un jour, avec le sosie de Jim Morrison qui, en fait, s'appelle Julian et est Américain. Je ne souhaite pas dévoiler la fin de *La théorie des Dragibus* mais je pense qu'il y a peut-être une sorte de morale à la fin de ce tome 1 qui apporte une piste d'espérance pour la suite. Dans *La Littérature, l'Amour et les Boîtes de nuit*, je reviens dans mon univers qui a été très affecté par les histoires du tome 1 et qui est en friche. Commence alors un long chemin de croix vers la reconstruction et la rédemption. J'y fait la rencontre d'un rédacteur et journaliste, Johnny Thompson, qui me recrute pour son magazine. Je débute donc une petite carrière de journaliste traitant de littérature, de théâtre ou encore de gastronomie, en parallèle à mes études que je peine à achever et qui m'ennuient. Je fréquente des soirées littéraires et journalistiques pour avancer dans mes projets, et rencontre de nombreuses personnes. Un soir, au cours d'une lecture-performance au *Walpurgis*, je fais la connaissance de la belle Hélène avec qui...je mangerai des Dragibus. Fêtarde incroyable, elle m'entraînera dans « les mondes de la nuit ». Mais Hélène souffre d'une blessure qui ne facilitera pas la tâche à notre héros. Tandis que, tapi dans l'ombre, un certain « Docteur » tire les ficelles au rythme des stroboscopes... Evidemment, *Le Moineau Rouge* continuera ses activités. Mais il y aura quelques changements... C'est un peu mon propre *Voyage au bout de la nuit* avec, comme interrogation centrale, Vania Cigare trouvera-t-il (enfin) le calme ?

IG: C'est un bien riche projet que voilà. Je constate que tu ne souhaites pas trop en dévoiler, pour l'instant. Mais comme c'est une trilogie, pourrais-tu nous parler également de la troisième partie ?

VC: Alors, les deux premiers volets sont plutôt bien pensés et en cours d'élaboration. Hélas, le troisième est encore une page presque vierge... Je pense que nous souhaiterions fermer la boucle amorcée avec les deux premiers tomes. Peut-être en y glissant des références aux aventures du héros dans les tomes 1 et 2 et en faisant revenir certains personnages. Mais tout est hypothétique, car les deux premiers tomes ne sont pas encore réalisés... Nous avons eu cependant une première idée de titre du troisième roman qui serait *L'homme sans idéal*. Mais tout reste encore à faire et je ne peux donc me prononcer.

IG: Je vois. En tout cas, je nous souhaite bonne chance pour cette trilogie. Passons désormais aux questions, disons, plus personnelles. Au vu de ton nom, Cigare, tu fumes des cigares ?

VC: Yep, et toi ?

IG: Non, je fumais occasionnellement en soirée pour faire le « poète maudit » et passer pour un *playboy* mais c'était un flop total. Alors j'ai arrêté, et aussi parce que je voulais pas choper le cancer...

VC: Ouais, je comprends. L'avantage d'avoir des poumons fictionnels, c'est que je peux fumer autant que je veux, je choperai jamais le cancer (*Hihihi*). Et pis, t'as raison d'avoir arrêté. Ça allait pas avec ton style. Le vin rouge te sied mieux, camarade.

IG: T'en as de la chance... Ça a des avantages alors d'être mon double ?

VC: Parfois oui, parfois non. Maintenant que tu viens sur le sujet, j'aimerais te dire que plus d'une fois j'ai eu envie de démissionner de ce job. T'es pas facile à vivre, comme personne. Des fois, t'es même carrément insupp'. Mais bon, je t'aime bien quand même. On est dans la même galère, alors on s'en sortira. Dans *Women*, Henry Chinaski dit «L'art exige de la discipline». Je suis parfaitement d'accord avec ça. Je pense d'ailleurs que tu manques de discipline, parfois. En même temps, quand tu te lances dans quelque chose, tu as vraiment une bonne énergie et une belle motivation. Je pense que le fait que nous nous soyons trouvés est très positif pour nous deux.

IG: En fait, on s'est très peu attardé sur ta genèse. Comment es-tu né, Vania Cigare ?

VG: En deux mots, je dirais que je t'ai toujours fréquenté mais on peut dire que j'ai germé, lors d'un cours de Latin, au Gymnase d'Yverdon, il y a environ quelques années. Tu te souviens de ton prof de Latin de l'époque ? Une fois, il avait introduit un peu de russe dans son cours. T'as appris que ton diminutif en russe, c'est Vania. Quant au Cigare, ça c'était une trouvaille complètement débile que t'avais inventée, lorsque l'un de tes amis de l'époque, devait écrire un poème pour une évaluation de français. Le pauvre, 0 inspiration. Tu l'avais sauvé sur ce coup. T'avais écrit son poème et t'avais inventé un pseudo pour l'occas' sur lequel vous avez tripé. Parce que tu trouvais cela « stylé d'écrire sous pseudo » (sic). Enfin bref, mais ma vraie «prise de forme» n'a surgi en ton subconscient que depuis quelques mois. On peut dire que j'ai pris de la consistance lorsque tu as écrit ton article approfondi sur John Fante, pour la revue *Le Regard Libre*. Et aussi quand tu as commencé, après Fante, à lire Charles Bukowski (*of course !*), ainsi qu'à t'immerger dans l'œuvre de Frédéric Beigbeder. Ce sont des écrivains que tu aimes et admires beaucoup. Tu les trouves drôles, un peu corrosifs, et en même temps très réfléchis et fougueux. Au début, nous nous sommes essayés à l'écriture, au moyen d'un blog, mais c'était un flop total. Alors voilà qu'un jour, en discutant avec quelqu'un, tu t'es dit qu'il te fallait un double, que ça marcherait mieux. La preuve, je suis ici et ça marche plutôt bien. En tout cas, pour l'instant.

En deux mots, dis-tu, j'ai largement dépassé deux mots. Pour résumer, je dirais que je suis à la fois la somme de tes idéaux et le cratère de tes désillusions. Tes plus belles qualités et tes moins nobles faiblesses. Je suis à la fois toi et, en même temps, je suis quelqu'un d'autre. Comme Bruce Wayne n'est pas exactement Batman et Batman n'est pas exactement Bruce Wayne.

IG: Pourquoi avoir surgi ? En fait, j'aurai très bien pu écrire des choses sans toi, non ?

VC: Non, t'as l'imaginaire trop vif. A chaque fois que tu essaies d'écrire quelque chose, tu pars dans tous les sens et, au bout du compte, tu te lasses. En plus, ça c'est le point positif de ton monde littéraire, tu crées plein de personnages. Avoir un double, ça te permet de parler de beaucoup de choses, ça stimule ta créativité et, *last but not least*, c'est un bon masque pour parler de soi ou d'autrui. Moi-même, quand je parle, je ne sais jamais si je suis vraiment toi ou vraiment quelqu'un d'autre. C'est chelou... En tout cas, je me souviens que *Demande à la poussière* a vraiment été un catalyseur pour nous deux. A la lecture de ce super roman, tu as pris conscience qu'on pouvait écrire *vraiment* avec fougue et ardeur. Et qu'on pouvait le faire en s'inventant un double. John Fante et Arturo Bandini, Charles Bukowski et Henry Chinaski, Frédéric Beigbeder et Octave Parango, François Truffaut et Antoine Doinel, Bruce Wayne et Batman... La liste est longue mais on peut dire que tu as enfin trouvé ta famille littéraire ! (*Rires*)

IG: Vania, merci pour cet entretien. C'était vraiment pour moi un plaisir de te rencontrer, d'échanger, et de clarifier ainsi mes idées et nos projets. Je suis sûr qu'ensemble on vivra de chouettes aventures ! Mais avant de te quitter, j'aurai une dernière question. J'aimerais te demander, cher Vania, si ta vie tient vraiment sur un format A3.

VC: C'est une question rhétorique ça, non ? (*Rires*) On aura beau discuter de long en large, de format A4 en format A3, ma vie est ce qu'elle est. Une fiction nommée roman. On en fera jamais le tour, petit.

Propos recueillis par Ivan Garcia

le persil journal le persil

Sous couvert d'une lumière terreuse dans les veines, c'est-à-dire, s'abritant derrière la prétention d'avoir chichement vécu, Marina s'excuse.

Elle s'attache à aimer ce que d'autres auraient nommé – apposé – douleur ; ses cheveux sont noirs ; elle poursuit la déchirure, loupe en main, le long d'immenses nuits, et bruyantes. Sous les projecteurs bleus, minimale, on la voit encore se heurter à ce qui existe ; le matin venu, même. Mais aussi, longuement, elle disparaît des espaces lumineux. Quelques-uns savent seuls où, Dieu, elle est allée.

Hannah a perdu. Elle a enchainé, au préalable.

C'est vrai qu'elle a dû avaler l'absence de sa mère, digérer la mort sans possibilité de réincarnation. De son père, il n'est pas nécessaire, même, de dire mot. Les paroles sont en l'air. Marina, alors : absente à elle-même, ça va de soi. Quelle joie de sentir sans raison le cœur s'échapper, ou alors, quel pied de s'élancer dans l'acte par lequel tout entière on brûle, dans quelques cris, au centre d'infimes fureurs dont on taira l'origine.

A la faveur du silence, Paul, à l'automne, se taisait. Petit à petit. En septembre, il riait guttural, solaire, en septembre il hurlait, en octobre, non, plus vraiment, fin de l'éclat, ligne suspendue, en octobre l'avarice de la parole, le retranchement spécieux dans la maladie, le goût de l'opium, en novembre. Le bruit du briquet, celui du souffle, de l'expiration, le désir, semblait-il, d'expier par la fumée le malheur des jours courts. Il comptait tout. Il vivait en deuil. Il n'existait pas. La nuit, sur les murs de la ville, il écrivait Disparaissons. Il était étranger à la solidarité, le monde le disait, le monde ne comprenait rien à sa manière, chaque automne, de trier. Il jugeait les objets de son appartement, en jetait un sur quatre.

Ça prend des années d'éponger les fissures premières. Quitte-t-on jamais, de toutes façons, les lisières ? Marina n'a jamais posé de bornes ; ou peut-être celle seule qui délimite à jamais, croit-elle, l'imminence frustrée du bonheur. Elle l'a approché parfois, imbécile et toujours fugace, le moment du basculement. Elle n'est jamais sortie de la forêt. Très rapidement, comme une ombre, quelques fois. Rien d'autre. Souverainetés clairsemées.

Le 30 novembre, il allumait un brasero sur le parvis de son existence, sur la terrasse au-devant d'un non-lieu, là où il vivait, là où personne n'allait sinon une. Il foutait tout au feu. En décembre il ne disait plus un mot, ne sortait plus le jour. Et la nuit, dans la rue, il marchait vite. Et la nuit, sur les routes, il roulait vite. Et sur les murs de fermes en campagne, il écrivait Tout est bien. On n'aurait su déceler là la percée d'une pensée russe : Tout est bien pour quiconque sait que tout est tel, s'écriait Kirilov à l'orée d'une très longue nuit.

J'AVAIS
25 ANS
QUAND
J'AI VU
LA LU-
MIERE
POUR
LA PRE-
MIERE
FOIS

IL EST
PARFOIS
TROP
TARD
POUR
CON-
NAITRE

J'AU-
RAIS
AIMÉ NE
PAS ME
CON-
NAITRE,
NE PAS
CON-
NAITRE
MON
PERE

J'AU-
RAIS
AIMÉ
CON-
NAITRE
CEL-
LEUX
QUE JE
NE
CON-
NAIS
PAS

Hannah côtoie la roche, étrangère aux griseries, aux étourdissements qui ne sont pas immenses. Elle escalade les sommets, les hautes faces ; la dégringolade de l'oxygène, franche, pour se souvenir. Elle a une force inaliénable, en elle, une cuirasse, une électricité que les barrages même ne soupçonnent pas. Elle a eu vingt-cinq ans ; elle a vu la lumière ; elle a perdu beaucoup ; un être ; elle s'adresse aux silences des dieux, acculée à la terre, affligée le visage face au soleil ; elle tombe, jeune femme. Elle fume des cigarettes nombreuses au bord du lac, l'été, accompagnée, l'eau séchant sur le corps, elle aime voir la douceur d'un ami qui se jette à l'eau avec sa bière, elle se délecte d'une chansonnette chantée à deux, trois.

Marina, lorsqu'elle se trouve loin, elle a peur. Il existe une jouissance de la peur, le tremblement dopé, plus fort, presque, que lorsque l'on se bat pour l'orgasme. Dans l'écart réalisé sous ses yeux, disons-le, dans l'ouverture peinte de ses cernes, tout se lit ; la peur de l'abandon, l'abandon consécutif de soi et de tout ce qui prétend durer. La disjonction écarlate.

Suffit de se réveiller un matin sous la pluie.

Suffit de se réveiller un matin dans le tonnerre.

Des mois sans pause.

Des mois.

Le silence insupportable du repos. Elle prend cher. Hannah en prend pour son grade, plein la gueule.

Suffit de ne plus s'éveiller à la suite de choses que l'on ne raconte pas.

Suffit de ne plus parler pour exprimer la manière dont notre effacement est intègre, plein, clinique. Et que toutes et tous s'y habituent singulièrement, à ne plus voir et ne plus entendre un être, une exuvie. Tout est bien quand l'habitude d'une disparition prend son essor.

Il s'était fait l'ennemi du ravissement. Il s'était fait l'ennemi de ses amis. Il s'était fait l'ami du deuil. Idolâtre étreinte avec la glace. Le 25 décembre, il roulait dans les forêts, sans musique, sans joie, le ventre noué seul. Il partait à 20h et roulait jusqu'au lever du jour ; alors il se couchait. Dans l'interstice de l'aurore, il lâchait une larme unique, tranchante comme une insulte reçue d'un être aimé.

JE
N'AU-
RAI
JA-
MAIS
60
ANS

J'AU-
RAIS
AIME
TE
CON-
NAITRE

Dire qu'un matin, désolée, jeune, elle a frémi devant le passage des anges. On appelle ça la mer, sa toute-puissance transposée, Marina océanique au petit matin, Marina humant un certain vent dans le passage duquel tout est transparent. L'apaisement inaugural, déniché enfin. Elle voyait le bout de la falaise s'affaler dans la mer ; orangée, sablée ; qui de la mer ou du ciel ? Sur une colline, l'oiseau des oiseaux, le bruissement d'une raison d'être. La main se ferme : comme un savon, rien ne demeure. Un certain vide.

Quelques occurrences dispersées, donc, de moments délestés de la tyrannie du temps. Ne vous est-il jamais arrivé d'imaginer mourir au cœur même de ces suspensions-là ? Car alors, la pérennité possible de l'extase, forcément.

Anton vrombit ; Anton mâche des dents, grince ; Anton lève les bras au ciel, dans l'incartade de l'accoutumance ; il tremble au plein centre du bruit ; Anton taillade les angles, enfume le paradis, saisit dans son ombre la fumée du ciel ; il tire le duvet de son côté, ne s'endort jamais. Anton tutoie les égouts après l'effondrement. Il sourit à la prouesse de n'être pas totalement tailladé, déglutit. Il change de pays comme de poche, s'épanche des pierres hautes de la dérélition. Il ne se prémunit de rien. Il a les yeux ouverts sur ce qui gèle et s'écartèle au tournant du jour. Il s'ébahit sur son vélo que les jours ne passent pas plus vite dans l'extase que dans la haine. Les jours présentent pourtant le bénéfice, l'altruisme, de s'élonger dans le bain de la terreur. Mais l'élongation n'est rien pour Anton ; Anton hurle sur sa montre. Il ne dort pas : alors il compte les nuits comme des jours, ce sont sept cent trente jours vécus dans l'an ; comment ne pas baver, comment ne pas se morceler dans la langueur indolente, criante, de la morsure du temps, qui ne s'effondre jamais, qui ne se défait jamais dans une coupure d'électricité, qui se refuse invariablement à s'écraser une seule seconde, quelle ironie ; quelle ironie que de s'inscrire ainsi très en dessous de soi dans le vivant.

Dans ses groupes, la jubilation d'un rire inatteignable, insatiable comme une source dans les hautes plaines, chaude, noire, à la frontière des Andes, indécises. Le rire barricadant l'avenue d'un certain quelque chose en désévolution. La poudre qu'elle tire derrière elle, noire, la poudre qui dessinerait à terme son corps, peut-être, indiscutablement froid, passionnément déchiré, les traits de son visage inscrits dans le passage d'elle, à travers les jours. Elle a eu beaucoup, discrètement. Et c'est qu'elle ne veillait qu'à la sortie d'avril, source du vent, la gueule rouge déjà, de tout ce qui adviendrait. La poudre qui d'elle tirerait le portrait sur l'asphalte, peut-être. L'attente du repos.

Elle s'approche des ponts. Hannah reçoit toujours un appel, lorsqu'elle s'approche tout près des ponts ; c'est toujours la nuit, tard, tard ; elle ne répond pas, dans le delta de sa vie ; elle se contente de rebrousser, posément, sans dire mot ; elle vit dans les hangars, transversale.

Il manque quelques êtres à Anton, quelques étreintes indolores, il bouffe des trucs, loin, et il se regarde dans la glace, loin, il fixe, les yeux immenses, son absence propre, comprendre, l'irrépressible basculement de son visage : de la jeunesse au cratère, de la tristesse au béton. Manque. Son cœur s'arrête de battre. On fera semblant de rien. Il écrit des lettres, depuis l'Argentine, il gribouille quelques formes, depuis le sable, la rocaïlle. Il dit : j'espère que vous allez bien, il dit : Marina, Hannah, Paul, je vous embrasse, mais de Marina, d'Hannah, de Paul, il ne sait plus rien, c'est qu'il peine à retrouver au cœur de ses tripes l'image vivante de visages qui sont des visages estompés, sculptés dans la culpabilité. Il casse des assiettes quand ses circuits nerveux expriment l'impossibilité de toute sérénité, de tout vide, de toutes lettres ; des herbes, des lampes, des souverainetés, des pâleurs et des volutes du quotidien.

Elle est dehors : une bise froide, glaçante, novembre. Elle, brasier, cendres sûrement. Elle boit, peut-être, peut-être pas. Notre-Dame imaginaire, et puis rien : le lampadaire s'éteint lorsqu'elle passe dessous, elle ne comprend pas. Tu seras chassée. Tu t'institueras. Il fait chaud. Elle a eu trop. Un prêtre semble au loin dire des mots dans une langue inconnue.

Elle s'est approchée du pont.

Les chats se sont éloignés.

Il se saigne. Anton se plante des aiguilles : des dessins bleus, des lignes insignifiantes d'un sang qui coule encore. Un cœur s'est arrêté de battre, on fera semblant de rien. La Toussaint, Noël, Pâques, encore l'Aïd, Hanoucca, les jours rallongés, raccourcis, les gens libérés, enfermés ; Anton, non, au pied de ses toilettes souvent, recroquevillé, criant.

NOUS
AVONS
EU 60
ANS
EN-
SEMBL
E

J'AVAIS
30 ANS
QUAND
J'AI SU
QUI JE
N'ETAIS
PAS

IL EST
PAR-
FOIS
TROP
TÔT
POUR
CON-
NAITRE

Palais des glaces

Par cette situation particulière, il s'était retrouvé face à quelqu'un qu'il avait soigneusement cherché à éviter pendant toute sa vie. Du jour au lendemain, il s'était retrouvé face à lui, il était là, avec sa présence pesante. Le miroir ; son reflet. Aucune fuite n'était désormais possible. Dans la tradition des contes arthuriens, le chevalier évite le géant, car celui-ci représente tout ce qu'il n'est pas censé être. Il est un miroir dans lequel le chevalier ne doit pas se refléter. Le géant est être de démesure, instinctif, débridé, colérique. Tout le contraire de ce que doit être un chevalier.

Il eut très peur en se retrouvant face à lui-même. Qu'avait-il fait tout ce temps ? Il eut l'impression qu'il avait volé sa propre vie, qu'il s'était vautré dans la médiocrité. Alors il se mit à écrire. Ecrire c'est comme peindre, mais avec une palette dont la multiplicité des couleurs et des nuances n'aurait pas de limites. Ça laisse un pouvoir de création absolument merveilleux. Ecrire c'est recréer un monde, c'est tout inventer un jour, et tout supprimer le lendemain. C'est la chance de créer quelque chose de bien, c'est le risque de se tromper. C'est ouvrir les portes de l'imaginaire, c'est pouvoir détourner le regard, ou être témoin. C'est faire ce qu'on veut. C'est être libre si on choisit de l'être. J'aimerais dire qu'il n'y a que la beauté des mots qui me fascine. La façon dont ils se combinent, se complètent, s'annulent, la façon dont ils évoquent du sens et appelle une sensibilité. Mais il n'y a pas que ça. Ecrire ça me soulage. Ça laisse une trace de la grandeur du monde, et de son infinie petitesse.

Il pensa à tous les événements que la peur lui avait fait rater, les opportunités qu'il avait manquées.

Il s'était toujours dit pour se rassurer que s'il ne le faisait pas, c'était parce qu'il n'était pas assez doué. Ça valait mieux que de se dire qu'il n'avait pas osé. Un flot d'émotions le submergea. Il avait toujours du mal à gérer ses émotions. Il se sentit très nul, et eut l'impression de devenir un peu fou, de ne plus rien contrôler. Victime et témoin de sa chute dans le miroir. L'air lui manqua.

La question qui se pose vraiment est de savoir s'il cherche à se trouver ou à se fuir. Maintenant il n'a plus le choix, il est coincé face à lui-même. Un certain monsieur avait dit « L'enfer c'est les autres ». L'acceptation de cette dernière phrase se trouverait

dans le fait qu'on trouve dans les autres le reflet de soi-même, un reflet peu heureux. On n'arriverait donc jamais à s'extraire du jugement d'autrui sur notre personne, de ce qu'ils nous renvoient de nous-mêmes. Et les autres nous semblent tous trop proches en ce moment, ou trop éloignés. On ne choisit plus vraiment ; soit on est seuls, face à l'abyssale angoisse de se retrouver soi-même, soit on est trop proche des autres. Mais qui sont ces autres ? L'autre c'est moi. Je suis les autres. Si on est tous pareil, autant qu'on s'entende bien. N'importe qui, c'est tout le monde et ce n'est personne. En ce moment, n'importe qui c'est surtout nous tous, coincés chez nous.

Tout ce temps...

Il est fasciné par sa propre improductivité. C'est quand même fou ça. La journée peut être pleine de tellement de choses, mais aussi vide de tant d'autres. Il a toujours pensé que l'expression « les jours se suivent et se ressemblent » incombait un sentiment dont le locuteur n'était pas responsable. C'est bien la première fois qu'il comprend cette expression. C'est carrément sa faute.

Les heures défilent à une vitesse indécente. Puis les jours. Et lui il est là planté, à regarder les trains passer comme un touriste égaré. « Le temps, c'est de l'argent. »

Il se dit « j'ai tout dilapidé, je me retrouve à la rue, sans avoir compris, encore une fois. »

Je ne serai décidément jamais riche.

Je me dissipe, je me distords je me dissous dans le temps. Les mots se bronillent devant moi. Je suis là mais je ne suis pas vraiment là. L'ai-je déjà été ? j'aimerais pouvoir bloquer mon esprit, le forcer à se concentrer sur une seule chose à la fois. Impossible. A force de tout dévorer sans distinction, je fais du sur place. L'espace non plus ne veut plus rien dire.

N'importe qui, c'est tout le monde, mais n'importe qui c'est aussi personne.

Personne ne veut être n'importe qui, on veut tous être « quelqu'un ».

Au moins le quelqu'un de quelqu'un, ne dusse-être que d'une seule personne. Pendant une période, même si ce n'est que quelques jours, quelques heures, on devient la personne

préférée de quelqu'un. On n'est plus anonyme parmi les anonymes, un, une parmi d'autres. On est quelqu'un et plus n'importe qui. On compte, plus que les autres.

Poser l'encre, prendre le large

Elle s'est réveillée fatiguée, mais trouve la force de se lever. La vision du jour dehors, le contraste du rose des magnolias et du bleu du ciel la fait brièvement sourire. Et puis il y a ces fleurs jaunes aussi, dont elle a oublié le nom. Elle tourne la tête du côté du mur et voit la place de son compagnon dans le lit. Elle est vide, chiffonnée. Cette vision ne l'étonne pas. Elle se lève, descend les escaliers. Elle trouve son homme affalé sur la table de la cuisine, sur son téléphone. Il pianote, l'air frustré. Elle le salue. Il lui répond mais ne lève même pas la tête vers elle. Elle se surprend à être blessée de cette réaction, ou plutôt de ce manque de réaction. Elle se croyait pourtant habituée. Elle se sent si impuissante, à voir cette situation lui glisser entre les doigts. Depuis quand a-t-il arrêté de la regarder avec amour, ou de la regarder tout court ? Elle se sent bête, d'avoir osé penser que la situation serait immuable. Oui, elle se sent bête d'avoir cru que les choses ne changeraient pas. Tout fini par changer, partir, se dissoudre, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune trace de ce qui était pourtant si fort. Elle se rappelle quand il la serrait dans ses bras. C'était si bon que c'en était douloureux, elle savait très bien, déjà à ce moment-là, qu'il serait capable de balayer son monde d'un revers de mots. Pourtant, elle s'était laissé aller à cette histoire, qui promettait tant de grandes choses. Elle se rappelle ce qu'ils faisaient à l'époque. A vrai dire, rien de plus, rien de particulier, mais tout était spécial, tout était mieux. Une atmosphère enchanteresse englobait tout, le moindre fait, le moindre geste, le moindre regard. La plus basique des discussions devenait tour du monde. Tant de points communs, tant de choses à se dire, le puit de leur conversation ne semblait jamais pouvoir se tarir. Et ils riaient. Tout était plus simple, plus léger. Quand il la regardait dans les yeux, elle se sentait faillir, impressionnée par ce regard de velours. Elle se sentait si intéressante, si aimée. Si *extraordinaire*. Créature suprême. Elle était délicieuse dans ses bras, chaque baiser, chaque étreinte rivalisaient avec les portes du paradis. Ils étaient si proches, rien ne semblait pouvoir mettre de la

distance entre eux, leurs corps et leurs âmes se confondaient dans une communion si intense, et si logique.

Il fut un temps, qui ne lui semblait pas si lointain que ça encore, où elle était la perfection, le paroxysme de tous ses désirs, l'incarnation de tous ses fantasmes, aucune ne lui arrivait à la cheville. Il l'avait faite monter si haut, son estime s'est envolée, elle se sentait si bien, si joyeuse, comme si ça avait toujours été sa place. Elle lui était effortlessly irrésistible. Et maintenant, la chute lui paraît interminable, c'est le crash. Elle était sa reine et maintenant il ne la voyait même plus. Ils étaient devenus de parfaits étrangers.

Elle sait qu'il ne peut pas aller rejoindre *l'autre*. Celle qui l'a remplacée. Elle sait que cela le fait enrager. Elle se prépare un repas copieux, comme pour combler son vide d'amour. Dans son cœur il fait froid. La voyant faire, il s'exclame « ça ne va pas aider ton cas, ma pauvre fille. » En remontant dans la chambre, elle se regarde longuement dans la glace. C'est vrai qu'elle était devenue grosse, il avait raison.

Cette nouvelle tomba comme un cri de soulagement. Il n'aurait plus besoin de se déplacer, la peur au ventre, plus besoin d'aller sur le site de ses peines. Il allait pouvoir rester chez lui, en paix, loin de ces ombres malfaisantes. Plus personne ne viendrait le pousser durant la récréation, l'insulter dans les couloirs. Se moquer de ses allocutions durant la classe, les rares fois où il osait prendre la parole. Ses tortionnaires n'avaient qu'à trouver quelqu'un d'autre à embêter. Ses rêves ne seraient plus peuplés de cauchemars. Sur qui allaient-ils décharger leur méchanceté puérile désormais ? Depuis chez eux, ils devaient se sentir tout petits, maintenant qu'ils n'avaient plus cette cruelle dynamique de groupe pour s'élever sur la peur et la honte de celui qui était *différent*. Il allait pouvoir dessiner ses créatures en paix désormais, manger son goûter que personne ne lui volerait. Il chantonnait, couché sur le tapis orange de sa chambre d'enfant. Il se sentait tout léger, plus de boule au ventre en pensant au lendemain. Il se leva d'un bond, et faillit se blesser le pied sur les figurines en plastique qui jonchaient le sol. Il se regarda dans le miroir et sourit. Pour la première fois, il se sentit paisible.

Rue Cléridet.

La vie. Passée, en un coup de vent. Trop courte. Hier, déjà loin. Demain, lointain.
La vie. Trois lettres. Un, deux, trois. Je recompte. Un, deux, trois. Si peu, pour beaucoup.
La vie. Brève, il paraît. Enfin, c'est ce qu'ils disent. Je les crois, ils ont raison.

Mille vies.

Quand je flâne dans la rue, je m'interroge. Je regarde. Pléthore de styles.

Quelle heure est-il, 16h14, merci, belle suite de journée. Déjà loin. Condensé d'urgence, des pas rapides. Au téléphone, ou une valise. Quelle musique ? *Let it be*, The Beatles. Bien sûr, merci.

Tous s'arrêtent. Le feu rouge. Je me suis toujours étonné de cette discipline. Un temps figé, puis tout repart. Elle avance, s'installe à une table de café. Elle lit. Elle n'est plus seule.

Accolade, une main dans le dos. Des retrouvailles, peut-être.

Les deux se tiennent par le bras. C'est plus prudent, c'est vrai. La petite s'en détache, elle gambade alors. Regarde, regarde. Espace vert, totalement habité. Rendu vivant. Tous sourient. Heureux, c'est tout.

Une voix hésitante. Presque abîmée. Pardon ? Des yeux d'une éloquence renversante. Creux du vécu. Je ne sais quoi répondre. Usée même, la voix. Silence. Il s'assied. Le banc n'aurait pu correspondre à personne d'autre. La vie peut être longue.

L'air est froid. Les corps se cachent, se fondent dans l'anonymat, planqués par les nombreux tissus. Mais lui demeure affranchi, hors de ce temps. Il est là. Quelques notes, une mélodie. Douceur. Chaleur. Les passants comme public. Ils passent, passent, passent. Et lui, fredonne. Emmène. Je me suis toujours questionné sur une telle présence injustement reconnue. Sans doute a-t-il seulement besoin d'air.

Volent les pigeons.

L'affiche, il y en a même plusieurs, des affiches. Sans fioritures. Grandes, plaquées, elles sautent au visage. Je m'aperçois qu'elle s'arrête pour en lire une. Peut-être s'y rendra-t-elle ? La rue, moyen de communication décidément pas encore obsolète.

Le klaxon d'une voiture retentit. L'expression puérile, le signalement d'un danger. De qui ? de quoi ? Le carrosse se pavane. Il y a ceux qui paient cher, et il y a ceux qui n'y mettent rien. L'important, c'est que cela puisse se mouvoir. Mais j'ai toujours préféré la bicyclette. Rouler en dilettante, vagabonder un peu.

La bise souffle. Tout s'en va.

Ils attendent. À quoi pensent-ils ? L'esprit divague, tout s'étire. Les minutes, et même les heures. Aucun mot, parce que l'attente est loquace. L'heure du moment n'est toujours pas celle qui libère. Patience. J'admire. Je n'ai jamais su attendre.

Il est tard, il est tard.

Tous les soirs, il marche. Et tous les soirs, le même air blafard. C'est l'obscurité qui frappe. La monotonie aussi. Un peu lourde. L'envie, laissée en rade. J'ignore ce qu'il adviendra de sa nuit. On ne devrait jamais dormir la nuit.

Ils s'approchent, ils parlent fort. Difficile de décoder ce qu'ils disent. Les mots sont confus. Ils tanguent. Mais ils rient. Ils dévient sur le côté. Je me retourne. Rentrée nocturne, presque clandestine.

Le ciel, chargé.

Rue hétéroclite. Je déambule encore. Enivré par l'effervescence de ce tracassé dont on ne se lasserait jamais. Soudain, la pluie.

Origami

L'encre.

L'encre sur le papier.

L'ancre.

L'ancre dans la peau.

L'histoire se lit sur le corps et dans le livre. Le volume est épais, l'écriture est illisible, tachée, dévorée par le temps. La peau est marquée par l'écriture, le tatouage de l'ancre est encré loin contre la chair, les rides tracent des virgules entre les voyelles. Le papier et la peau ne font plus qu'un, complémentaires et attachés, désirés et détestés. Transfert du son entre les deux supports, les poils crissent et le grain se hérissé.

La main hésite.

La tension laisse glisser son ombre sur le tableau. Elle coule dans les veines, remonte jusqu'à la naissance, aux branches, au tronc noueux et à ses racines. Elle remonte trop loin et laisse la noirceur de son gras qui colore et cache désormais les histoires. Tout est sombre, la lumière n'est plus. Il reste les autres sens. L'odeur du papier et de la vieillesse, le goût de l'encre qui engourdit la langue qui ne s'exprime plus depuis que les doigts noirs ont pris le contrôle, le son imprégné par trop d'images. Et le toucher, la coupe sur les bords précis des feuilles, les cris gutturaux qui trahissent une peur encore incomprise.

La tension plane et le décor disparaît, happé par l'obscurité.

La main arrache une feuille. Libération de l'étreinte autour du cou. Légèrement. Les doigts ne font plus attention, ils ne sont désormais reliés qu'aux feuilles de l'arbre, aux feuilles de papier. Ils plient sans s'attarder, avec l'habitude. Ils sont rapides, mais gentiment c'est de l'encre rouge qui perce le bout des phalanges et vient recouvrir l'encre noire de la tension. Une sève métallique qui sort de la femme.

Une deuxième page est arrachée et le manège recommence. Toujours le même, comme voué à l'éternité. Toutes les histoires ne se ressemblent pas, ne se vivent pas de la même manière, et pourtant elles se terminent toutes ainsi : triturées par le rouge. Une mort qui saigne trop, et des pages arrachées pour être résumées à l'état de plis. Meticuleux. Une étape après l'autre, chacune prenant au moins autant de temps et de taches que l'histoire qui teinte la feuille.

Lente transformation.

L'étrange livre au format A3 diminue à mesure que les mains deviennent rouges. Encore plus sales et pourtant, alors qu'elles s'approprient l'histoire, elles ont l'impression de blanchir.



le persil journal le persil

Coupure.

Pli.

Coupure.

Pli. Pli.

Pli.

Pli sur le papier et pli de la peau. Pluie sur les joues.

Les mains ont 100 ans, peut-être 102. Le même âge que l'histoire, dans le livre. L'histoire arrachée et les pages pliées, recalculées, démolies. Mais toujours aussi méticuleusement, comme si le temps qui coulait n'avait pas d'importance sur les mains qui plient et qui, pourtant, sont dévorées par la vieillesse. Longue patience.

Les mains ont 101 ans, peut-être 103. Le livre est arrivé à la fin. La plume a refusé d'écrire plus loin, saccadée par les sanglots. Mais si le papier est trop taché, la peau vibre encore de l'envie.

Le corps a 102 ans, peut-être 104. Allongé au milieu de la pièce comme celui d'une toute petite fille, il est unique et seul à survivre à son histoire. Nul besoin des mille pages, du papier ou du livre. Pas même besoin d'une feuille au format A3. Juste la peau qui se craquelle, marquée par les rides, les tatouages et les cicatrices. Il reste tant de temps encore devant. Pas comparé au passé, mais comparé à une seule seconde. Il suffit de choisir le bon comparatif pour être éternel. L'arbre lui est éclaté. Mille feuilles de papier autour du corps qui respire. Mille feuilles de papier qui n'ont plus rien de blanc, mais sont plutôt noires, rouges, taches de coccinelles sur la moquette. Des origamis arrachés qui ne racontent plus.

Et sur le sol étendu, le corps vivant écrit son histoire au futur, entouré par mille grues effacées qui lentement s'animent.

Laurane Quartenoud

Hugo Carrard

Si j'écris, si je compose, c'est
uniquement pour créer quelque chose et
le laisser derrière moi.

Mais ironie du sort, je déteste tout ce que
je crée. Alors je ne laisserai que des
pages froissées dans mon sillage,
un peu l'impreste interminable, des créations
avec lesquelles je ne serai jamais d'accord.

Au fond, peu importe le récit, peu importe
la partition.

Ce n'est que du papier, je ne pourrai
jamais y traduire une existence que je ne
saisis pas.

The image shows a handwritten musical score for piano. It consists of three systems of staves. The first system starts with a treble clef, a key signature of one flat (B-flat), and a common time signature (C). The music is written in a flowing, melodic style with many slurs and ties. The second system continues the piece, and the third system ends with the instruction "D.C. al Coda, et cetera". Below the third system, there are four empty staves, suggesting the score continues on another page.



MA VIE POMPÉE
PAR UN SAGEX A3

Charlyne Genoud

La vie de n'importe qui tient sur un format A3.

Elle tient surtout sur ses échecs :

Que faudrait-il retenir de mon court séjour à Locarno où cinéma rimait avec fête, réciproquement ? Probablement rien, mis à part quelques constats sur le déroulement d'un festival et sur la vie en communauté. Ce qui m'a été donné de penser, je souhaiterais l'immortaliser par le biais de l'écriture. Je ne saurais expliquer la raison d'un tel acte, symbolique pour certains, banal pour les autres. De quel côté devrais-je me placer ? Celui de l'évènement ou celui du quotidien ? L'emploi du conditionnel me hante. Le risque de me perdre devient palpable. Le conditionnel, c'est l'homme qui debout sur une chaise, une corde tendue autour de son cou, s'apprête à la faire basculer mais ne le fait pas. Il hésite. Il a peur car son idéal se rompt, dévoré par les contradictions et les nuances. Entre la vie et la mort, résolution claire et parfaite, s'immiscent des images et des réminiscences pleines de doutes. Au fond du puits dans lequel on aimerait se jeter - couler - disparaître - l'eau reflète, ultimes instants, une image de soi-même. Lueur d'introspection qu'implore la remise en question. Tout peut toujours être séparé en deux catégories distinctes. Les mauvaises histoires le font, délibérément, par nécessité. Moi-même, je rêverais d'un système binaire qui diviserait nos choix en deux propositions. L'hésitation ne tiendrait qu'à un fil. L'existence simplifiée, l'être humain se porterait mieux. Il serait enfin apaisé comme chacun souhaiterait l'être une fois dans sa vie. Certains finissent par atteindre ce mode de pensée que l'on pourrait qualifier d'enfantin mais qui, en réalité, est des plus complexes. Personne ne peut véritablement définir ce qui se trame dans l'esprit de celui qui décide de passer à l'acte, quel qu'il soit. L'acte qui m'ait fait prendre tel chemin au lieu d'un seul autre. Ce système binaire que j'aimerais voir accompli dans toutes sortes de situations, un tel en aura déjà fait l'expérience. Je ne fais aucune distinction entre l'écrivain et le suicidé. A l'un comme à l'autre, deux voies le ...

La vie de n'importe qui tient sur un format A3. Tiens, en voilà un drôle de concept... Cloisonner la « vie » sur une page de papier dont les dimensions seraient 42 cm de longueur et 29 cm de largeur... je me demande bien comment ils peuvent procéder de sorte. Faudrait-il déjà savoir ...

La lune m'observe, m'épie du regard à travers les nuages desquels elle sera bientôt masquée.
Son éclat s'estompe et sa douce lumière s'en va pour d'autres horizons

Succube
Elle hante mes nuits
Elle se faufile à travers mes draps
Chaque partie de mon corps frémit de sa présence
Elle zigzague entre mes jambes, mes bras et ma tête
Elle m'enlace sauvagement mais tendrement
Son étreinte draine le peu de force et de vigueur qu'il me reste dans mon sommeil
Elle respire lourdement près de moi et me murmure des afflictions que je peux distinctement entendre
Entre sa forte et oppressante respiration, elle...

La neige et la pluie ne se mélangent pas bien entre elles
La vie est remplie de mauvais mélanges
La démocratie et son peuple
La société et l'individu
L'individu et son corps
Le corps et le cœur
Le cœur et la raison
La raison et l'amour,
Mais l'amour amènerait-il à la compréhension de toutes ces antinomies ?
On finit toujours par arriver à un compromis, comme la neige et la pluie qui font place à une éclaircie

Je perds le fil de mes propres pensées. Le texte que je suis en train d'écrire sur les quelques réflexions qui me sont venues lors de mon voyage à Locarno ne fait plus aucun sens. Tout ce qui est dit se contredit à la ligne suivante. Décortiquer et comprendre ce qui traverse l'esprit, qui plus est le sien, est une tâche bien plus compliquée qu'on ne le croit.

le persil journal le persil

Étrange. Pour la première fois, je me sens plutôt satisfait, du moins rassuré, des quelques lignes que j'ai pu écrire sur moi. Que dois-je faire de ce minuscule contentement ? Je ne sais pas.

J'aimerais tant qu'elle me parle, un signe de vie, quelque chose, n'importe quoi qui relâcherait mon cœur. Avoir de ses nouvelles. Jeu réciproque. Ne l'est-il peut-être pas. J'y pense mais ne veux y penser. Je ne l'espère pas. Espoir sacrifié. Mais pour quoi ? Je ne sais pas.

Si seulement l'écriture pouvait exaucer ce que l'on écrit. Elle serait pour une fois utile car elle est toujours futile. Toutefois, on y revient constamment. Un mal pour un mal. L'homme aime à souffrir. C'est incompréhensible.

Qui pourrait bien arrêter le temps, lui qui file dès que l'on pense l'avoir rattrapé ?

Le temps nous affecte, il est proche, on le sent qui voltige autour de nous. Il marque son passage par des regrets qui poussent en nous tels des lianes qui entrelacent notre cœur et le rend prisonnier de ses liens qui toujours seront alimentés par cet ennemi invisible.

Le temps assèche notre soif de vivre et nous rend plus vulnérable face aux aléas auxquels l'homme est contraint.

Arrête-toi petit lutin que mes yeux d'animal ne peuvent suivre dans cette dense forêt où je trébuche à chaque racine et où ma peau est lacérée par les branches et les feuilles qui croisent ma route. A force de te courir après, je ne fais plus attention à ce qui m'entoure et je me fais du mal.

TU PARLES TROP TU FERAIS MIEUX PARFOIS DE FERMER TA GUEULE MAIS POURQUOI ? POUR ENTENDRE ENCORE ET TOUJOURS DES ELUCUBRATIONS SUR LA PAUVRE VIE DE JEUNES ANGOISSES POUR DES CONNERIES LA VIE EST ASSEZ ANGOISSANTE POUR LA PRENDRE DÉJÀ ELLE A BRAS LE CORPS ON ME TRAITE DE RANCUNIER DE DONNEUR DE LECONS DE MORALE LES GENS FERAIENT MIEUX DE M'ECOUTER AU LIEU DE CONTINUER A SE RIDICULISER

Aujourd'hui, j'ai longtemps attendu

Une attente dont la fin m'était simplement hors d'atteinte

Une période délaissée par la notion du temps où les heures sont des secondes et les minutes deux décennies

Le soleil se couche et aussitôt il se lève mais ne disparaît plus comme pétrifié est le lézard sur sa pierre brûlante et aride. Fixant inlassablement l'espace morne qui l'entoure, la pupille de ses yeux se déplace d'est en ouest, lentement et de manière saccadée, parfois masquée par une paupière descendant comme l'Ange Gabriel descendait auprès de Marie lui annoncer son destin

La Terre est un cadran et le soleil son aiguille

Les nuages défilent sous toutes les formes. Bal de créatures filiformes et aqueuses qui dansent gracieusement et éternellement au-dessus de nos têtes

Le vent berce le feuillage des arbres qui jamais ne viendront à être perturbés

Peut-on dire ça ? Est-ce que cela n'est pas ridicule ? Pourtant, je me retrouve dans ces mots qui forment des sensations. Pourquoi ressent-on telles ou telles choses sur d'autres choses. Des choses, des trucs, des éléments, des formes, des objets, des principes, des morales... Qu'est-ce qui provoque des frémissements dans notre corps, des sensations ? Y sommes-nous réceptifs ? Sommes-nous capables de les recevoir ? Et si l'on est seul.

Il est habillé comme ça. Elle est habillée comme ça. Il se comporte comme ça. Elle se comporte comme ça. « Comme » implique toujours une relation à quelque chose d'autre, quelque chose de connu, de déjà-vu. Comment surprendre ? Ou ne plus chercher à surprendre

De retour à l'université, un dilemme s'impose déjà à moi : concilier étude et amitié. Pour mon premier jour de la rentrée, j'ai décidé d'opter pour l'amitié malgré toutes mes réticences. La soirée fut agréable jusqu'à ce que mon corps n'en puisse plus. Mes limites atteintes - mélange infâme de plusieurs substances -, vacillement, Mike Tyson boxant mon cerveau à toute allure, caresser le bitume, tacher les sièges première classe dans le train (j'ai bien rigolé). Désespoir d'un homme à son plus profond. Les regards se tournent et le mien se détourne. Elle m'accompagne, un bout, sur le chemin, m'enlace, s'assure que j'aille bien. Plus tard, dans la nuit, elle m'envoie un message réconfortant disant qu'elle souhaiterait me voir le lendemain avec toutes mes couleurs revenues. Un cœur s'est faufilé entre les mots. Mon réveil fut des plus doux malgré l'insistance de Mike Tyson. Cependant, j'ai peur car je dois faire confiance à la personne à laquelle je tiens. Je m'en remets à toi carnet numérique. Apaise mes tourments et ma paranoïa malade. De ton aide, je peux tirer la force nécessaire pour affronter ma face. Ce que j'écris, tu l'adoucis et, le plus souvent, tu le rends réel. Peut-être qu'en disant ceci, cela n'arrivera plus. Ne m'abandonne pas.

J'espère qu'elle ne m'en voudra pas pour mon ivresse et mon extrême maladresse. Je suis trop faible et elle a été si tolérante à mon égard. Mais ce n'est qu'elle que je désire. Avec qui j'aime être, m'entretenir. Pleurer en pensant à elle...

le persil journal le persil

J'en ai marre d'écrire ce genre de textes niais. Cependant, d'une certaine façon, ils m'apaisent et me sauvent.

Individu parmi les foules
Ultime chant que la lyre
Abandonnant...

Une dizaine d'années ; l'insouciance de l'enfant comme seul horizon ; une énergie à ne plus savoir quoi en faire ; une santé qui ravirait tous les poètes ; une paire de jambes dotées des plus belles sandales ailées ; cet enfant ne s'est jamais arrêté de courir ; à la poursuite de ses amis, à la recherche d'un quelconque ballon dans lequel shooter, pour se rendre au supermarché, pour aller à l'école ou chez le médecin ; bref, il voltigeait partout où il lui était possible de le faire... et encore ; le bonheur pour un enfant, du moins pour celui que j'ai été, se trouvait sur la paume de sa main ;

Un automne sous la pluie
Qui accélère la chute
De la feuille morte
Séparée de son cœur

Jour 1
L'été touchait à sa fin
Un soleil sur le point de passer de l'autre côté
On entendait le train ronfler et peiner à chaque nouveau départ
Le cliquetis de sa mécanique
Engourdi
La tête lourde supportée par le coude
Mon regard
Las
Vers la lumière couchée sur le lac
Lumière d'or
Pétillante et chevrotante
Les souvenirs accompagnés
Ceux des autres
Les miens

Une gare presque vide
De plus majestueuse, il n'y en a pas
Pour le Vaudois

Le cinéma était proche
Je n'avais pas revu de films depuis mon retour
Retour de quoi
De l'éphémère sérénité

Elle était là
Assise sur un rebord
Pour une fois, bien en avance
Vêtue comme la chaleur
Chaleureuse et légère
Pensées volatiles
Qui mijote déjà de nouvelles perspectives
Son carnet de notes en main
Fin prête à vivre et subir le film

Compostelle était né un matin de septembre. Salvador est le prototype même de la ville brésilienne : laide, multiculturelle et dangereuse. Quand le type s'est barré de chez moi, je me suis dit qu'il fallait définitivement que j'arrête avec toute cette merde. C'est la nuit où grand-papa est mort, il me semble. Il fallait vivre tout ça, avec les larmes des oncles, des cousines, les excès en tout genre, les interminables réunions de famille, la bouffe, et le fait de dire à haute voix que non, que c'est trop, qu'on ne peut la dalle, et que ce n'est surtout pas le départ d'un papi que l'on n'a jamais à la veille de Noël, qui pourrait nous faire perdre l'appétit. Porter le masque silence quant à mes véritables affections, pour ne pas trop les angoisser. Et fascine aujourd'hui, et sans craindre aucunement le cliché : celle de l'origine plans, brouillons, listes, manuscrits, ratures. Pas même un semblant de évoqués dans les cocktails, effraient l'interlocuteur et consacrent le gardant le privilège d'être toujours hors de propos. Cela n'est qu'un fragment je m'imposai, février de l'année suivante ; elle-même prédisposait, en me force à écrire pour tenter, vaguement, de digérer mes insomnies. Le ton c'est retrouver ce vélo, et comme ça il n'y aura pas de problèmes, tu vois. des suspensions autour de mon appartement. Samedi matin. C'est drôle, ce que consommation est objectivement démesurée. Je me suis rappelé les voiture, mon impatience finirait par les épuiser : il fallait que je sache, si l'on y avait de l'animation, dans les rues, un marché, peut-être, il fallait se route à faire de toute façon. On n'avait pas même passé Valence. Ensuite tout ça, mais d'abord il faudrait songer à se reposer, parce que c'est fatigant eux ils doivent rester concentrés, déchiffrer les cartes routières. Et tout. Alors principale préoccupation. Finalement, on apprend qu'un vélo, celui d'un voisin nommait pas, avait été volé. C'était comme si je redevais enfant. Plus de énumère, aux collègues de travail, pour se justifier d'avoir pris des couleurs plus personnels. En couple, par exemple, si je l'avais été, on sait comme c'est avec une quelconque fille qui pose ses pieds sur le tableau de bord, malgré un mauvais réflexe, une insouciance, et l'on vous rabâche combien c'est modération, pour culpabiliser le moindre geste quotidien. J'ai toujours aimé conduis, regrettent de ne pouvoir m'embrasser et le font tout de même ; je voile devant les yeux : j'abrège, mime un sourire, jure que l'on se reverra papa. Incapable, bien évidemment, de faire plus de 500 mètres : je m'arrête, aurores -, sors de la voiture et m'écroule sur le sol. Elle est contente pour Comme quoi dans la vie il n'y aurait qu'une petite dizaine de personnes qui c'est rare, en fait. C'est beau, ce qu'elle dit. Tout cela ne m'avait paru qu'être, originellement, une vulgaire histoire de port de moustache. Je peux apparaître, au premier abord, comme un petit concentré de réussite. Une esquisse de fierté familiale, malgré quelques déboires, les excès dépeniers, la maladresse.

On ne s'écrit plus, août succède à juillet.

Thomas s'épuisait.

Saravah

C'est bien regrettable après tout

Hier à mon poignet encore

Était comme étreint sans l'enclore

Le bracelet du mois d'août

Et j'aime à rappeler là où

Tu le nousas comme se dorent

Sur la baie de Bahia les corps

Oublieux... Puisqu'un peu de nous

Sans doute là-bas s'en revient

J'arbore le bras caucasien

Si nu de nos vœux qui s'éliment

Être sans toi n'est que geôle

Et disparu rien ne console

Le *fita Senhor do Bonfim*

pas manger, qu'on n'a pas faim, dans des circonstances pareilles, alors qu'on crève connu autrement que distant, gêné, honteux, fuyant et bourré, une fois par année, de la fausse détresse et du réconfort filial, se promettre, surtout, de garder le c'était le mois d'août, il faisait beau, on devait porter des T-shirt. Une question me de ma haine. De l'autopsie, pourtant, il convient d'en venir au politique. [...] ni programme narratif ; ce n'est qu'une juxtaposition d'événements singuliers qui, diagnostique. Ils sont nombreux : il s'agit de les diluer, au hasard des conversations, de ma crise autistique ; celle-ci n'était que le prélude de la psychose toxique que définitive, à la déchéance sociale qui m'occupe actuellement – 17 mai 2019 – et grave, qui se veut menaçant, pour me dire tu sais, champion, tout ce que je veux, L'accusation était lancée, quoiqu'elle eut le mérite de rester indirecte : il y avait l'on peut se mentir. Réfléchis quelque instant. C'est sans doute l'alcool. Ma dimanches de la première semaine d'août, parfois la dernière de juillet. Dans la profiterait de la piscine, à peine arrivés, ce que l'on mangerait le soir-même, s'il renseigner... Mais ils n'en savaient rien. On verra bien. Et il restait encore de la c'était Orange, Montélimar, là où ils vendent du nougat, et après on parlerait de de rouler. Oui, pour nous, c'est facile, à l'arrière de la voiture, à se plaindre, mais pour l'instant, savoir quand on irait se baigner, ce n'était à vrai dire pas leur un peu niais, avec une plaque de docteur collée contre sa porte, mais qui ne le bord de mer, cette fois-ci, le farniente, les pieds en éventail et tout ce que l'on et de n'avoir pourtant rien de plus à raconter, il me le réservait pour des projets idéal pour se réapprendre ; et je l'ai fait, il y a quatre ans, l'autoroute des vacances, les faits divers alarmants, les jeunes gens tout prometteurs qui perdent la vie pour dangereux, comme on est agressé à coup de fumer tue et d'à consommer avec les filles qui posent leurs pieds sur le tableau de bord, se caressent lorsque je m'égare. Je sens que je vais m'évanouir, que je pars. Sifflement dans les oreilles, tout bientôt, c'est promis, et reprends la Twingo pour rentrer à la maison – chez en toute urgence, devant une station-service – fort heureusement fermée aux moi. Alors là dit un joli truc. Quelque chose qu'une amie lui avait dit, en Grèce... nous correspondent parfaitement – amis, famille, amants, qu'importe – mais que

Je peux apparaître, au premier abord, comme un petit concentré de réussite. Une

Thibaud Mettraux

Naissance de l'écriture

Je l'aperçois enfin, au détour du couloir, après l'avoir cherchée durant de longues secondes, qui étaient plutôt des siècles, dans ce qu'il me reste de mémoire. Le couloir débouche sur un balcon sur lequel naissent, à mesure que j'y pose mon regard, quelques chaises en plastique, des canettes vides et des cendriers pleins. Elle s'installe, je m'installe, glisse ma main dans la sienne, allume une cigarette, l'observe. Je crois pouvoir dire que je me sens heureux grâce à elle. Son nom m'échappe. Elle a les cheveux blonds, attachés. Peut-être pas. Ses lunettes ? Je ne pense pas, je n'arrive pas à le dire précisément. C'est en tout cas l'été et le temps est bon, l'amour à ses premiers instants et je laisse mes doigts faire lentement leur chemin sur la peau de son avant-bras. Douce, malléable comme du caoutchouc. Et cette sensation est bien la seule chose d'incontestable. Je sais que nous restons assis quelques instants dans la fraîcheur du soir, sans dire beaucoup de mots, parce que les silences valent sur ce balcon leur pesant d'or. Un rayon de Lune lui sert d'enluminure. Je ne peux pas dire si elle sourit. Fume-t-elle ? Sans doute que oui. Je l'imagine en tout cas le faire lors des instants de lenteur. Elle dit sûrement quelques mots, mais je ne les comprends pas. Alors on se lève. Pour aller où ? Pour y faire quoi ? J'ai beau chercher, décrypter, décortiquer cette foutue scène, je ne vois dans cet amoncellement désordonné de bières et de mégots aucune foutue signification.

Encore une fois, carnet en main, je peine à la saisir.

Elle décampe.

D'un coup, d'un seul coup, elle décampe, se taille, elle ne dit pas au revoir, elle fuit, entre à nouveau dans le couloir. Je la suis, cette fois-ci. Évidemment, j'ai trop peur de la perdre. C'est dans un long boyau étroit qu'elle m'emmène, sans m'offrir ne serait-ce qu'un regard, ni même une main à tenir. Sur les parois obscures du couloir, des centaines de milliards d'objets accueillent à bras tendus la poussière des jours qui passent. Je n'ai pas le temps de m'y attarder, je ne veux pas la perdre. Mais j'ai le temps de saisir au passage quelques images fugitives encornées dans des cadres aux vitres grasses. Il y a moi, cinq ans, en tenue d'hiver, déguisé en indien, ou vêtu d'un ridicule accoutrement de marin. J'y reviendrai plus tard, c'est sûr, dépoussiérer tout ça, nettoyer au jet tout ce foutoir, pour bien en faire quelque chose. Un texte, qui sait. Plus tard, plus tard, la course-poursuite est effrénée. Elle court, maintenant, de plus en plus rapidement, et je peine à garder le rythme. Jamais je ne l'avais vue courir comme ça. Ni même courir d'ailleurs. Encore une fois, je ne parviens pas à saisir son expression. Est-elle triste ? Heureuse ? En colère ? Je pencherais pour la colère, mais je ne suis pas objectif.

C'est en sueur et les jambes en feu que je m'extrais du couloir. Un aéroport, le vaste hall des arrivées. Je suis là, mon gros sac me brisant la cage thoracique. L'immense pièce est surchargée de monde. Je ne la vois plus, commence à la chercher. Mais, face à moi, le mur compact d'une foule bruissant et sans visage tangué, sature l'espace de sa lourde présence pluricéphale. La foule m'encercle. Des gueules sans expression, effacées, floutées, vissées sur des corps vagues. Silhouettes que désosse la mémoire. Elles n'ont pas d'existence propre. Simple toile de fond. C'est bien que mon attention porte au-delà d'elles. Avec peine tout de même, je me fraye un chemin parmi le monde. J'ai chaud, j'ai froid, mon sac me pèse. C'est que je reviens de loin, du pays où il fait sec et où les chiens aboient, là où je suis bien trop longtemps resté cadencé par la moiteur des draps. Et là, tout à coup, perdue, magnifique, le regard, je le sais cette fois, encore plus affolé que le mien. Elle. Elle s'approche de moi, bras qu'elle me tend, que je saisis. Plusieurs siècles que je ne l'avais pas vue. Son odeur. Un certain parfum de lavande, surtout ses cheveux. Une odeur de tendresse. De matières sacrifiées à l'étreinte. Je n'entends pas le son de sa voix. Je sais bien qu'elle me dit que je lui avais manqué, je le crois en tout cas. Mais comment sa voix sonne-t-elle ? Plutôt grave ? Je ne l'entends pas. Encore une fois, il m'est impossible de dire ce qu'elle porte. Peut-être un pull noir. Peut-être pas. Alors, sa main à nouveau dans la mienne, la foule s'écartant comme par miracle, nous sortons du hall. Et, comme si rien de tout ça n'était advenu, elle me lâche, se remet à courir dans le couloir qui à nouveau s'offre à mon regard.

A gauche, à droite, tout droit, tout droit, à gauche, encore à gauche, encore, tout droit, tout droit, à droite, encore, couloirs, couloirs, couloirs et couloirs, de haut en bas, escaliers, escalators, courir et suivre son ombre, ses ombres, le bruit des pas, on tourne, je tourne, elle va tout droit, je vais, je continue, au travers du labyrinthe, garder la trace, suivre, voir, saisir les contours, les traits, tenter, tenter d'inscrire, de coucher sur papier, de coucher tout court par une clé de bras, les images, ses yeux, sa bouche, leur couleur, courir, pour ne pas perdre, pour garder, pour graver sur quelques lambeaux de matière grise, sur quelques lambeaux tout court, quelques sensations, quelques odeurs, surtout des odeurs, surtout des sensations, des mirages, à suivre, à suivre, à suivre, à suivre, et encore à suivre, et survivre, fixer sur la page ensuite, fixer sur la page ensuite, les traits, ses traits, à la pointe de mon stylo-bille, en pauvre Callirrhoé, pour survivre au passé.

La vie de n'importe qui a de la place sur un format A3.

Il ne faut pas croire tout ce qu'on lit dans les journaux.

Au détour encore, je la vois me jeter un pauvre regard. Un regard de mépris, d'accusations, de colère. Serait-ce plutôt de l'amour ? Elle se tourne, part, sort du boyau, du couloir, se barre. Elle n'est plus que regard, justement. Le reste n'est que fumée, que je m'efforce de suivre.

A mesure que j'avance me reviennent en vrac, sur la toile de fond de me paupières, multiplicité de situations. Elle et moi. Dans un train, de nuit, au travers des vents chauds et poussiéreux de l'Est, bien loin de chez nous, à faire l'amour alors que dehors le soleil fond sur les rues traversées de câbles électriques, dans notre vieux refuge à faire suinter nos guitares d'une musique atonale, dans ce café là-haut perché, à rire de tout avant que je ne parte rejoindre ma prison enneigée, à nous balader main dans la main dans les vastes champs de colza de là où j'ai grandi. Partout, çà et là, je la vois rire, pleurer, être en colère, contre moi, contre elle, s'extasier, s'enthousiasmer, ou au contraire se taire, se renfermer sur elle-même et ne plus rien dire, je la vois prendre sur elle, aussi, surtout, je la vois aimer, je vois ses deux yeux ronds comme des cloches se remplir d'une joie profonde quand je lui dis je t'aime. Je vois son visage, dans ses grandes lignes, son nez, sa bouche, les aspérités de son épiderme et de son ossature, et tout ce que j'ai appris chez elle à connaître mieux que moi-même. Mais je n'arrive pas à les mettre en scène, à les faire agir de manière vraisemblable. Elle ne s'anime pas sur la page, sous les efforts répétés et superflus de mon stylo-bille. Des traits. Ceux d'un automate à qui il manque la réelle impulsion de la vie humaine.

Voilà qui me fait une belle jambe.

Mais, après tout, on ne peut pas s'en vouloir d'essayer de fixer les choses, de comprendre, d'apprivoiser le tumultueux marécage des jours passés sous le lourd silence de la mémoire.

La vie de n'importe qui a de la place sur un format A3. Il ne faut pas croire tout ce qu'on lit dans les journaux.

Je tente quand même d'y croire. Je m'accroche, je la suis. Toujours. Au travers de longs boyaux, de longs couloirs, de plus en plus resserrés, de plus en plus tristes, dégoulinant de grosses gouttes visqueuses et salées.

Des larmes ?

Nous débouchons sur un espace, une rue. Où et quand, je ne sais pas. Fait-il nuit ? Je crois pouvoir le dire. A moins que ça ne soit juste mes yeux voilés de larmes. Je pleure. Pourquoi ? Elle est là, devant moi. Plus qu'un voile de fumée. Je ressens de la colère. Je braille, gesticule, postillonne contre cette foutue silhouette qui ne contient rien. Je ne sais pas vraiment ce que je lui dis, sans doute des choses immondes. Je pense être ivre. Ça doit donc être le soir. Peu importe, au fond, du décor. Peu importe, au fond, de pourquoi je m'énerve, de pourquoi on est là, à s'échauffer, je crois, dans cette rue, car seul compte la sauvegarde. Tenter de saisir, de fixer quelques éléments, une image. La vie de n'importe qui a de la place sur un format A3. Mensonge. Comment résumer quelqu'un lorsque l'on n'a plus rien ? Toujours est-il que l'on reste là, la brume et moi, elle et moi, dans cette rue, la nuit, le jour, les deux, à s'échauffer, jusqu'à ce qu'elle se tire encore. En marchant, en courant ? En pleurant, peut-être ?

Dur à dire. Moi, je pleure.

Aussitôt se succèdent encore cette multitude de situations incontrôlées.

Le décor change, la toile de fond s'emballa, les acteurs restent les mêmes, à la différence que je perçois de plus en plus mal son expression, peine à entrevoir son état d'esprit. Elle change de coupe de cheveux et sa peau se grave de plus en plus de dessins aux significations lointaines. Je la vois, vibrante, dans des cafétérias, des rues, des manifestations, des cortèges, des musées, des terrasses de café. Je ne sais pas, je sais, toutes sortes d'émotions indéchiffrables me traversent comme des balles de revolver l'intérieur du crâne. Un milliard d'images projetées en kaléidoscope, à pleine vitesse sur le cinématographe de mes paupières. Tenter de la fixer au mur, de la faire entrer par les mots dans ce misérable format. Celle qui fut pendant de longues années un phare de mes jours d'exilé, là, tout seul comme un pauvre con sur la marée noire de mes pensées. Elle m'a tendu la main, puis, un jour, l'a tout aussi naturellement lâchée. C'est que la mienne glissait, pleine qu'elle était de sueur. C'est que la mienne glissait, comme elle glisse aujourd'hui de mon stylo-bille, sans savoir quoi vraiment dire.

Il n'y a aucune honte à ne pas pouvoir écrire. Aucune honte à ne pas se souvenir.

C'est qu'elle est sans doute là, quelque part, projetée, éparpillée dans les cinquante-huit directions que prennent mes vers, dans le blanc de la page, dans les notes prises dans des carnets.

Elle est vivante, constituée d'un milliard de souvenirs et de faits et gestes qui ont à la longue structuré ma pensée.

Elle est matière à l'écriture, elle est l'impulsion, la peine que j'injecte dans mes discours.

Elle est partout tout le temps, et vouloir l'épingler de manière précise, c'est un peu la tuer encore.

Bien sûr, il faut chercher ailleurs.

La vie de n'importe qui a de la place sur un format A3.

Décidément.

Il ne faut pas croire tout ce qu'on lit dans les journaux.

C'est vrai.

La sienne a sa place sur tous mes formats.

Une seconde !

La vie d'un homme tiendrait sur un Post-it.

La vie d'un homme se résume à un seul et unique moment.

La vie d'un homme n'est pas ce qu'il a vécu, les choix qu'il a fait, les personnes qu'il a rencontrées.

Les odeurs qui ont chatouillé ses narines, les goûts qui ont caressé sa langue.

Les images restées imprimées sur sa rétine.

Mais surtout des souvenirs. Beaucoup de souvenirs.

Ils sont un mais infinis. Représentent des milliers d'instantes mais se résument à un quart de seconde.

Des rires d'enfants, de jeunes gens et de vieillards.

Des pleurs. De joie, de tristesse et de compassion.

Ces sensations et émotions qu'on oublie, mais qui reviennent lorsque notre vie prend le sens qu'elle doit avoir.

Alors que le dernier souffle s'échappe de nos poumons, se diffusant lentement hors de notre corps.

Le dernier battement, la dernière impulsion, le dernier spasme.

Et notre vie défile devant nos yeux.

Une vie que l'on croyait bien remplie, mais qui peut se dérouler devant nous en moins d'une seconde.

Et la mort vient. Ou est-elle déjà là ?

Nous vivons dans l'attente de cet instant.

Tous nos choix, toutes nos réactions, nos pensées, sont dirigés vers cet instant inéluctable qui résume une vie entière.

Son point d'orgue, son apothéose.

L'instant où la vie est vraiment vécue, avec toute la conscience de notre âme.

Celui que nous appelons la fin, mais qui n'est que le seul instant où nous nous rappelons le début.

Amanda Ferrolì

DES VIES DEVISSEES

Témoignage : Groseille Rümier nous parle du making-of de son texte pour *Des vies dévissées*

Monsieur Bruno est venu ce matin à mon pupitre. Tout renfrogné qu'il était, il m'a finalement concédé une page A3 dans la revue qu'il dirige. Sous le titre en capitales « Des vies dévissées » figurerait donc mon nom parmi d'autres. Groseille Rümier au milieu des Carlos Tabernier et autres Raoul. Mais qu'allais-je donc bien pouvoir écrire sur ma vie ?

J'aurais voulu parler de mes exploits, mais ils auraient rendu les autres auteurs bien trop jaloux. Imaginez le gros visage de Raoul tout déconfit à la lecture de mon *happening* à la Migros. Ses cheveux noirs et frisés qui commenceraient à se hérissier sur sa grande tête lorsqu'il lirait que ce jour-là, j'avais revêtu mes habits les plus colorés. Mon gilet jaune recouvrait mon débardeur bleu Klein. En-dessous, un legging rouge complétait la tonicité de ces couleurs primaires. De mon pas allongé, je me dandinais jusqu'au supermarché. Tout avait été cal-

culé avec précision. J'arrivai donc à dix-huit heures vingt-huit, heure de l'apéro, mais surtout heure à laquelle la Migros était bondée de travailleurs exaspérés. À dix-huit heures trente, Murielle de la caisse deux allait chercher Roger pour qu'il la remplace. Roger, toujours obsédé par le recouvrement de sa calvitie (parce qu'une cliente sulfureuse se pointait à dix-huit heures quarante et pratiquait le flirt avec assiduité) arrivait à trente-cinq, me laissant trois minutes de plus que les autres caissiers. Mon entreprise était donc rendue possible par la décapilarisation de Roger.

À la demi, Murielle se leva et disparut derrière la poubelle à huiles végétales. Je me rapprochai alors discrètement, saisis le micro et commençai à déclamer mon texte :

– Bonjour à toutes et à tous. Si nous sommes réunis en ce jour, c'est pour commémorer la vie de Gertrude Siegler, feu ma



△ image tirée des archives de Madame Rümier

chère tante. Feu Tante Gertrude - que j'abrègerai en FTG - aimait la vie, mais elle aimait surtout les chips. Au coin du feu sur lequel se posa son dernier souffle, elle a murmuré à mon oreille sa dernière volonté : qu'une petite troupe d'angoissés puissent se délecter de patates

et de sel au milieu du tohu-bohu. Voici donc venu le jour de réaliser feu son rêve. Mes chers co-acheteurs, je vous demande à tous de faire éclater les paquets de croustilles, c'est Gégé qui offre !

Toute contente de ma récitation parfaite, je levai la tête et découvris les visages interloqués, immobiles et vides des héritiers de tata. Je les avais bien choisis vu le niveau actuel de leur angoisse. Quelle bande de bébés de la vie heureuse, inexpérimentés de la liberté comme personne. Je me levai d'un bond (heureusement que mon costume tricolore était de matériaux tout ce qu'il y a de plus flex) et me trémoussai jusqu'au rayon. En passant devant tous ces gens immobilisés par l'incompréhension, je tapai dans mes mains en rythme en chantant « WAN, TOUT, TRI, COMME OOOOOON, CHIPS FORT EVE RIIIZ WAAAAAN ».

Sans m'arrêter je chopai un paquet de Zweifel pour famille nombreuse, le lançai en l'air et le rattrapai de manière à l'ouvrir par le coup que je lui administrai par chacun de ses côtés. Cette première petite explosion en motiva d'autres, si bien que l'on se serait cru à un stand de tir sur ballon avec tous ces bruits de décompression d'air

Evidemment, les rabatoies se faisaient entendre, criant des circonlocutions comme « Non mais moi je voulais manger un silure, pas des chips. C'est décevant que sa tante n'ait pas été piscivore ! », ou « Le carrelage du rayon chips est trop sale pour que j'y mette les pieds. Tant pis pour FTG ! ». Les éternels grossophobes fixaient ma cellulite moulée par le legging rouge, manquant de s'étouffer avec leur fenouil. Je ralliai tout de même quelques bobos à ma cause lorsque je fis exploser un paquet de chips au hummus. Le comité

british du quartier poussa en chœur un petit « oh! marvelous » quand éclata entre mes mains le sachet de chips au vinaigre. L'ambiance devenait finalement festive et joyeuse dans cette Migros lugubre, lorsque vint soudainement une femme très maigre et pâle :

– Tu n'as pas honte, Groseille, de promouvoir cette *junk food* en annonçant mon décès à tous ces migros ?

– Ferme Ta Gueule, Feue Tante Gégé ! m'exclamai-je sereinement.

Vous comprenez ainsi pourquoi il m'est impossible de raconter mes exploits dans la revue en question : imaginez la tête de Carlos qui lirait tout cela, lui qui est allergique aux patates !

Charlyne Genoud

Sur la route de quelque part à autre part ou la balade américaine

Dehors les chiens sont fous la poussière renvoie son désert vers la mer la nuit
porte un large sourire de gitane
Le vieux Jack
Bottes de plomb chapeau de vent
Promène ses restes de Cadillac par des chemins sans fond
Resasse en pleurant la mémoire d'un Alcatraz suranné
Les américains souvenirs
Des déserts sous le sang
... dont la douleur parfois souffre

Grognements bourdons chitines éclatées yeux de félins hurlements canins
craquements velus tarentules souffles reptiliens et silence des cactus
Le pauvre Elliot sur ce
Tapis de million de bruits
Trimballer la carlingue froissée de sa
Mère suicidée
Tandis qu'un amer
« Casse-toi de ma nuit ! »
Noie la sonore tenture du désert
Et qu'un monstrueux « Poufff »
Au fond du ravin s'engouffre

Triste Jack

Sinistre Elliot

Abrasif

Le temps est un courroux

De tous les temps !

Le feu n'a pas de limite sous l'aurore étrange qui culmine au-delà des peuples de
trembles et de cèdres esquissant les contours abstraits des collines
Cheveux sauvages
Chevaux intimes
Galops fantasmés
Jean la galloise
Sous sa robe de
Cendres chaudes
Rêve d'un Coca au *Blue Note*

Colibri choléra pentatonique famine impression espagnole astre nu concert de
comptoir guitares trompettes claquettes fumée sax et regards de braise
Clarisse s'emballe sur la piste
Renato-pupille-de-crotale siffle et s'enroule
Tourne un tour et puis un autre
Le concert s'en va

le persil journal le persil

La banquette arrière proteste
Clarisse sur le parking
Sirène trompée par la houle
Dans ses mains mouillées
Revoit les rives du Shannon
Quelle idée quitter l'Irlande pour le Grand Ouest
Quel mensonge le rêve américain

Tendre Jean

Brisée Clarisse

Abrasif

Le temps est un courroux

De tous les temps !

Dans la nuit nègre à fond de train les hurleurs paumés scandent la dernière
halte au gré du vent
Little Willie Thomas observe terrifié
De nouveaux fruits étranges
Pourrir aux branches des
Cotonniers
La boule au pied la peur aux tempes
Le train roule horriblement pas un souffle pas un chant les cris atrophiés des
hurleurs paumés dans la nuit nègre à fond de train

Songe d'une nuit d'été coups de fusils détalage apeuré foule en délire panique
frénésie dans le quartier l'épicerie a fait l'acquisition de sang et de corps con-
vulsifs

Petite Marie

Sous les roues des bagnoles

Médite et garde son calme

Corps mous corps noirs corps blancs coups rouges

Marie mignonne Marie

Visitée par la nuit

Sanglote sans surprise

Devant le spectacle éconduit

De la fin de sa vie

Maudit Willie

Sacrée Marie

Abrasif

Le temps est un courroux

De tous les temps !

le persil journal le persil

Pas à pas cher....cher le bord de la page

taper taper taper taper retaper le contour des mots
rabot papier de verre scie sauteuse électrique
rabot papier de verre perceuse marteau clou
papier de verre et laque

Fabriquer Poésie

Contourner le contour d'un portrait
regarder le contour
tourner autour de la ligne
les cent pas autour du vers

Fabriquer Poésie

Papier
papier de vers
poncer la rime
raboter la forme

Fabriquer Poésie

Tourner encore et
taper taper taper taper
marteau enclume étrier
taper taper taper

Portrait pulsatoire le long de la ligne

Taper taper taper
du tympan au corps
portrait vibration
portrait sonore

Portrait pulsatoire le long de la ligne

Taper taper taper
portrait tapuscrit
portrait manuscrit

Portrait de vers

Les cent pas
les mille pas
pas à pas
chercher

Le centre de la page

Les pas les pas les pas les pas
les petits petits petits pas
pas à pas les petits pas les pas
les pas au bord de la

- Un poème !

- Est-ce une vie, un poème ?

- Un poème ! Un poème !

- Un poème a-t-il sa place ?

- Un poème !

- Un poème ? Une vie, veux-tu dire ?

- Un poème ! Poème ! Poème !

- Quoi ? Comment ça un poème ?

- Poème poème poème ! En voilà un poème !

- Poème poème poème ! En voilà un poème !
Il étouffe ton poème ! Si l'air lui manque,

le persil journal le persil

sculpte-lui des poumons, sculpte-lui des narines.
Une bouche ! Il lui faut une bouche à ton poème,
si tu veux qu'il respire, et qu'il parle. Qu'il hurle
peut-être. Ou qu'il gronde, fracasse, rie, tonne,
s'esclaffe, se taise. Oui. Oui, oui ! Il lui faut
une bouche à ton poème si tu veux qu'il se taise.

- Mais dans ce cas, il lui faut aussi des yeux !

- Non ! Il en dirait trop. Ou devrait-il les tenir fermés.

- Mais non, des yeux, de beaux yeux bleus
grand ouverts, à mon poème !

- Dans ce cas, c'est un portrait. Une bouche, des yeux,
un nez, des poumons... et puis quoi, des pieds ?
Des mains peut-être ?!

- Pourquoi non ?

- Parce que non ! Un poème c'est un poème ! Pas un
portrait !

- Toi-même tu as dit *portrait* ! Alors ?

- Dans ce cas, c'est un cœur qu'il lui faut, à ton poème.

- Oui. Un bon gros cœur ! Qui bat fort !
Comme une peau neuve sur un tambour...

- Alors retourne au travail. On ne fabrique pas un cœur
en rêvant.

Pas à pas chercher les clous
chercher les rouages
chercher les atouts

Pas à pas faire tourner la roue
Pas à pas la recherche du sang

Battement de cil ?
Battement de cœur !

Tape tape tape
tape tape tape

Pas à pas faire tourner la roue
Pas à pas la recherche du sang

Un coup de crayon
Un coup de marteau

Tac tac tac
tac tac tac

Ajuster la longueur
tailler creuser émincer saisir
toucher regarder affiner

Un coup de crayon
Un coup de marteau

Coller le beau cil sur l'œil du poème

Battement de cil !
Battement de cœur ?

Refaire les cent pas
pas à pas recommencer
les cent pas

Rien à faire

Pas à pas

Tomber sur le poème
y glisser son cœur
contempler le portrait

Victor Louis Joyet



Tous les auteurs gardent leurs droits sur les textes et les images

au mois d'août de l'année 2019 le journal littéraire "le persil" accomplit ses quinze ans d'existence

Le persil journal, numéro double, le persil 176 - 177, juillet 2020

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr
abonnement 12 numéros: 55.-CHF
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil
Président: Dominique Brand
Vice-président: Daniel Vuataz
Secrétaire: Béatrice Lovis; Caissier: Daniel Kamponis
Responsable subventions: Victor Joyet
e-mail: lepersil@hotmail.com
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien de:
Fondation Philanthropique Famille Sandoz, Fondation Jan Michalski, Pour-cent culturel Migros, la Ville de Lausanne.
Imprimé en Roumanie. Tirage 1000 exemplaires.